

Star Wax n°48
vous est offert
par Compos-it
Automne 2018

star
wax
DJ lifestyle magazine



Manudigital

Nouvelle série Planar, le retour d'une icône

Rega fut créé en 1973 par Roy Gandy. Ingénieur chez Ford, mélomane et guitariste à ses heures, Roy trouvait que les platines disponibles n'étaient pas assez performantes et pensait qu'il pouvait faire mieux lui-même. L'histoire lui donnera raison. A ce jour, REGA compte plus de 100 salariés, est en pleine forme et exporte dans 45 pays. Et Roy joue toujours de la guitare.



Handmade in England



Since 1973

REGA est distribué par Sound & Colors - GT Audio
Tél. : 01 45 72 77 20 - info@soundandcolors.com
www.soundandcolors.com

Les collaborations entre Djs, beatmakers ou musiciens du monde entier se multiplient. Exemple parmi tant d'autres Sofyann Ben Youssef, alias Ammar 808, réuni aujourd'hui des interprètes algérien, marocain et tunisien autour du projet « Maghreb United » et démontre qu'un dialogue est possible entre les cultures. Mais le public doit être franchement perdu... D'autant que le nombre de Djs s'accroît... À ce titre, comment distinguer une bonne production ? Comment différencier un Dj dilettante d'un Dj professionnel ? Et comment reconnaître s'il s'agit d'un looser, d'un selecta, d'un Dj ou d'une star des platines ? Si tu as besoin d'être éclairé, nous t'invitons à demander à ton ami(e) prétendant(e) Dj de tester le quiz publié au sommaire de cette édition automnale. Ou essaie, si tu as un doute concernant tes propres compétences. Si tu nous envoies ton quiz, tu pourras alors gagner des vinyles... Auteurs d'un nouveau disque cousu main, Syr et Supa-Jay de Scratch Bandits Crew ont joué le jeu. Et s'avèrent des stars des tables tournantes.

Alors que la Snep recense 145 000 tourne-disques vendus en France l'année passée, la firme danoise Ortofon, fabriquant de cellules, fête ses 100 ans ce mois d'octobre. Et Star Wax souffle ses 12 bougies... Signe que la profession se porte plutôt bien.

Même si certains festivals se disent en danger à cause de la circulaire Collomb, de plus en plus de producteurs et Djs se professionnalisent, parfois assez rapidement grâce au talent, à la chance, à la persévérance ou à la combinaison de tous ces éléments... Avec sa production reggae foisonnante, Manudigital, qui fait la une de notre nouveau numéro, représente cette vague hyperactive. En parallèle, les figures du circuit s'organisent en développant leurs propres structures ou en créant d'autres, notamment des disquaires comme Kanaga Records et Barney's Grooves qui ouvrent à la rentrée. D'autres lancent des labels, écoles de Djs, centres de ressources, sociétés de consulting. Et des fabricants d'hardwares indépendants apparaissent ici et là. Mieux, la gente féminine se dynamise. La preuve avec Madame Epione qui représente ce phénomène, via la création d'un label techno prometteur. Finalement, le plus surprenant, comme pour beaucoup de disciplines urbaines, concerne l'âge des Djs. À ce titre fais gaffe : la jeune garde monte en puissance et fait parfois déjà mieux que toi...

Merci de nous soutenir en nous suivant sur Instagram, Twitter ou en likant notre page Facebook Star Wax Magazine France. Peace, love, unity & having fun.

SOMMAIRE STAR WAX N°48

- 03 - Édito | 05 - Shop'in | 07 - Sneakers
- 08 - Le Quiz - Scratch Bandits Crew
- 10 - Madame Epione | 14 - Madj
- 18 - Ammar 808 | 22 - Dj Absurd
- 26 - Manudigital | 32 - Hieroglyphic Being
- 34 - Declaime | 38 - Rare Wax par Dj Vadim
- 40 - Focus ACT Music | 42 - Chroniques
- 44 - Menu Best Of

• Fondateur & rédacteur en chef : Juan Marcos Aubert • Direction artistique & graphiste : Julien Douek & Snik88 • Rédaction : Vincent Caffiaux, Sabrina Bouzidi, Rémi Foutel, Dj Coshmar, Dj Barney • Photographes : Chuck Sicuso, Sia Rosenberg, Dj Coshmar... • Ont participé : Colette Aubert, Dj Ness, Julien Vuillet, Dj Seep, E-Kyoz, Frankie Numi, Christophe Hager, Nicolas Ossywa, Dj Da Oof... • Couverture : Manudigital par Stéphane Buttigieg • N°ISSN : 1967-2160 • Tirage : 25 000 exemplaires • Imprimé en Espagne : trimestriel national gratuit • Liste détaillée des 675 points de diffusion disponible via le footer sur www.starwaxmag.com • Rédaction : 120, rue Édouard Vaillant - 93100 Montreuil • Star Wax est édité par Compos-it (2000 - 2018) • Contact : info@starwaxmag.com • Marketing : supacosh@starwaxmag.com

**Ouverture
en septembre 2018
d'un nouveau disquaire parisien
spécialisé en musique
jamaïcaine, soul, funk
& afro**

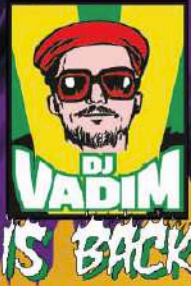


Mardi au Samedi de 12h à 20h
30, rue de l'Ourcq
— Paris 75019 —
Métro : Crimée (L7) ou Ourcq (L5)

kanaga.recordstore@gmail.com



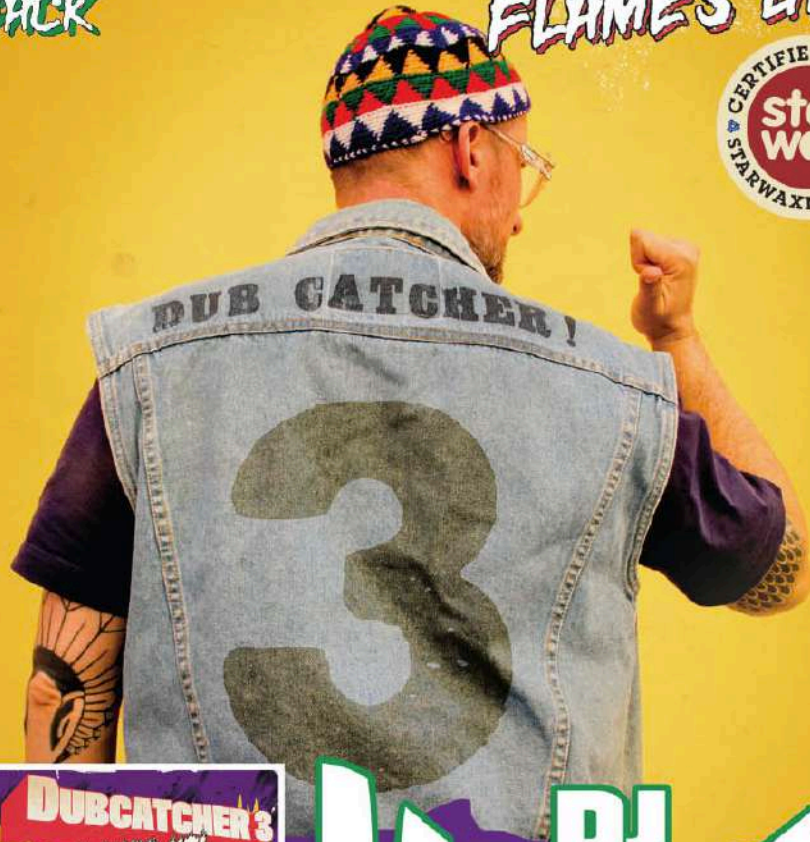
1. "Mekachina" sculpture de 39 cm de haut, en résine, fabriquée et peinte à la main par Yomek // 2. Cellule Concorde Century hi fi // 3. Claire's Pastel Donut Earphones & winder set // 4. Broches Amazonia par Celinie Watkin // 5. Sneakers Puma RS-100 S x Roland TR-808 // 6. Lunettes Watters, monture en vinyle par www.vinylize.com // 7. Platine digitale avec plateau 7" Denon DJ SC5000M // 8. Portable mixer Raiden RPM100 // 9. Fader sans contact JDDX2RSA par Jesse Dean pour la Numark PT01-Scratch // 10. Chaussettes Claire's Neon Pink Donut Crew // 11. Cellule Concorde Dj - Edition spéciale 2018.



SOULBEATS RECORDS PRESENTS

DUBCATCHER 3

FLAMES UP!



DJ VADIM

NOUVEL ALBUM 21 SEPTEMBRE

CD/VINYL/DIGITAL

Infos : info@soulbeats.fr



PSNY x Nike Air Force 1 high



Air Jordan 5 International Flight



Puma RS-0 x Roland



Air Jordan 32 low golden



Nigel Sylvester x Air Jordan 1
Retro high OG



Acronym x Nike presto black



Foot Locker x Asicstiger Gel
Diablo Welcome To The Dojo



Adidas Y-3 Saikou core white

SCRATCH BANDITS CREW



**Comme SBC deviens une star
du Djing, pour cela buy vinyls
follow us & practise yo cuts !!**

ES-TU UN LOOSER OU UNE STAR DU DJING ? NOUS AVONS PASSÉ AU TEST SYR ET SUPA-JAY, DU SCRATCH BANDITS CREW. AUCUN DOUTE : ILS SONT DES STARS DES PLATINES... ET TOI QUEL DJ ES-TU ? RAYE LES PHRASES INUTILES ET ENVOIE UN SCREEN SHOT DE TON QUIZ À : CONTEST@STARWAXMAG.COM. NOUS TE RÉVÉLERONS TON SCORE. ET UN TIRAGE AU SORT TE DIRA SI TU AS GAGNÉ UN VINYLE DE LA «TANGRAM SERIES» DU SCRATCH BANDITS CREW.

QUIZ: ES-TU UN LOOSER OU UNE STAR DU DJING ?

Pour toi Dj c'est

- un passe-temps et tu mixes dans ta chambre
- un prétexte pour faire la fête en gagnant de l'argent
- un rêve qui va devenir réalité
- un métier à plein-temps

Tu mixes depuis

- des semaines / des années / plus de 10 ans / plus de 20 ans

Ta collection est composée de

- Mp3 et ou de waves / timbres / vinyles / Cds

Pour toi un Dj set réussi c'est

- enchaîner au mieux, même si ce n'est pas calé au tempo
- jouer des disques rares et pointus
- jouer tes propres productions
- lorsque tout le monde danse
- jouer les hits les plus connus
- faire un show technique

Quand tu performs

- tu es pieds et torse nus / tu as un costume de scène
- tu portes des vêtements à l'effigie d'un sponsor
- tu t'en moques et tu as pris le premier pantalon et tee-shirt

Tu sais aussi

- scratcher / faire des doigts au public / faire des pass pass

Tu mixes avec

- des CDJ / un system DVS vinyle / de vrais vinyles
- un Controller / un iPod ou un téléphone

Tu as déjà fait

- un ou des clips pour des marques / vidé le dancefloor
- un remix officiel / un passage en tant que Dj à la télé
- trois dates bookées en un seul week-end

Sinon as-tu déjà sorti

- un Ep / un Lp / en digital / en vinyle / en Cd
- une autoproduction / sur un label

Pour ta promo tu as fait

- des photos pro / tu fais des clips
- tu n'as pas encore de photos...
- tu alimentes toi-même tes comptes Insta et Facebook
- tu as un label ou un attaché de presse qui s'en occupe

Les interviews

- tu en as trop fait et tu ne veux plus en faire sauf pour la télé
- tu ne connais pas / tu en fais assez régulièrement

Quand tu croises le Dj que tu détestes

- c'est la bagarre / tu l'ignores / tu le salues / vous discutez

Quand tu fais une date

- tu fournis toujours un rider détaillé
- tu n'as pas d'exigences et tu ne sais pas ce qu'est un rider
- tu demandes des tickets boissons

Quand tu es sur scène

- tu envoies des gâteaux dans la tronche de tes fans
- tu es toujours concentré sur ton set
- tu fais semblant de mixer / tu dances

Quand tu performs tu prends le micro

- systématiquement / jamais, tu es trop timide / parfois
- tu es toujours accompagné d'un Mc

Et on t'envoie

- des culottes / des tomates / des fleurs / rien
- un papier avec le titre d'un morceau à jouer

Déclares-tu à la Sacem les œuvres que tu interprètes (set list) lors tes prestations

- jamais / parfois / systématiquement

Tu as le statut d'intermittent

- depuis des années / non merci, tu t'en moques !
- depuis peu / toujours pas, mais tu espères un jour

Quand tu voyages

- tu es toujours en première classe / on te drive
- peu importe : bus, métro, train...

Le week-end est fini, tu te réveilles le lundi

- peu de temps pour réfléchir car tu as un planning cousu
- tu penses aux nouveaux vinyles que tu vas acheter
- tu vas à ton boulot alimentaire
- tu déprimes car tu es seul

MA DAME EPIONE

Diggin chez Lighthouse Records
Japon, 〒150-0043 Tōkyō-to, Shibuya,
Dōgenzaka, 2 Chome-9-2 正美ビル



ACTUELLEMENT, LA FRANCE FAIT PARTIE DES TRÈS GROS CONSOMMATEURS DE MUSIQUE TECHNO. ET CE, DANS TOUTES LES RÉGIONS. IL Y A DE PLUS EN PLUS DE FESTIVALS, DE SOIRÉES INSOLITES, DE NOUVEAUX ARTISTES... ET UNE ÉMERGENCE DE LABELS INDÉPENDANTS. AURÉLIE, EN PROVENANCE DE QUIMPER, A MONTÉ EPIONE RECORDS EN 2016. NOUS AVONS RENCONTRÉ « MADAME EPIONE » LORS D'UNE SOIRÉE ORGANISÉE PAR SYNCHRONES AU NOVOMAX. LA BRETONNE NOUS RACONTE SON PARCOURS, PARTAGE SA VISION DE L'ÉDITION PHONOGRAPHIQUE, DE LA DISTRIBUTION ET SA PERCEPTION DE LA FÊTE.

Tu as sorti quatre vinyles, pressés à 300 copies chacun, avec des artistes brésiliens, japonais, ou locaux. Peux-tu en dire plus ?

Epione Records est un label indépendant de musique électronique, de techno et d'acid techno. C'est toujours difficile de donner un genre précis dans la techno car je fonctionne avant tout au coup de cœur. Après, je suis consciente que le public doit s'y retrouver. Je ne vais pas me mettre à faire de l'ambiance du jour au lendemain même si c'est un style de musique que j'affectionne. Concernant la direction artistique, la rencontre avec les artistes est souvent le fruit du hasard et parfois se fait par l'intermédiaire d'amis. Je ne suis pas très geek et je ne passe pas mon temps sur les réseaux sociaux... Je préfère signer des artistes que je connais ayant un univers musical qui me correspond : c'est-à-dire un univers sombre et mélancolique, mais avec des éclaircies et des touches de lumière. En fait, il existe deux cas de figure. Il y a les artistes confirmés, qui pour beaucoup sont à la tête de leur propre label, et les artistes newcomers. Dans le premier cas, ce sont eux qui me donnent le plus souvent des conseils et qui, en quelque sorte, m'ont appris le métier. Je pense particulièrement à Ganez. Ils comprennent davantage la gageure qu'il est de tenir un label et de presser du vinyle.

Pourquoi signer ce type de musiciens ?

Signer ce type d'artistes est rassurant et réconfortant. De l'autre côté, il y a les jeunes producteurs prometteurs. Avec Recouvrance, l'Ep est né d'un échange de démos et d'idées durant un an. Là, le label est en prise directe avec le processus créatif et c'est vraiment passionnant. Il y a aussi le côté symbolique de faire la première sortie vinyle d'un artiste. Cela signifie : « Je te fais confiance et je crois en toi. » C'est important pour un artiste émergent. Epione 05, c'est aussi une première sortie vinyle pour Victoria.52, avec un remix de Trunkline. Tu me demandais plus particulièrement comment j'en étais venue à signer l'artiste japonais Ryogo Yamamori. C'est tout simplement un coup de foudre musical. D'ailleurs, Philippe Ophax, fondateur des labels lyonnais Lett Records et Stereohm Ltd Records a sorti, sur ce dernier, un très bel Ep de Ryogo Yamamori. Je lui ai simplement demandé son contact, et... en avant l'aventure !

Mes choix artistiques m'aident à exprimer ce que j'ai au fond des tripes. Pour moi, la techno est viscérale. Les choix que je fais doivent être instinctifs. Je sais rapidement si une track est faite pour Epione Records ou pas. Si on a besoin de trop réfléchir, c'est mauvais signe. Pour ce qui est du graphisme, c'est mon ami Ganez, un des premiers artistes signés sur le label, qui s'en occupe. On a fait le choix de la simplicité. L'important c'est la musique. Trop d'artwork, pour moi, sert souvent à masquer un manque de contenu. Je ne fais pas un objet pour hispster mais un vinyle qui doit s'user parce que le Dj qui l'aura acheté le jouera beaucoup. C'est mon but premier. La musique doit vivre, être jouée. Elle est faite pour être partagée.

Comment gères-tu la distribution ?

C'est peut-être ce qui est le plus original chez Epione Records. Je fais tout moi-même. Je n'ai pas de distributeur. Je prends mes disques et je vais chez les disquaires. J'en vends aux shops en ligne comme deejay.de, Juno. Il m'arrive aussi de participer à aux vinyles markets d'Astropolis ou Trax Convention lors du Disquaire Day... Je vends aussi directement sur epionerecords.fr. Les versions digitales sont disponibles sur le Bandcamp du label. Je pense rapidement passer par Triple Vision, pour une distribution digitale plus large.

Tu souhaites garder un esprit familial...

L'esprit familial du label est très important pour moi. La plupart des artistes qui signent sur Epione sont aussi des amis avec qui je peux parler d'autres choses que de musique. J'aime que mes artistes aient le sentiment d'appartenir à une équipe. Après je suis peut-être un peu trop sentimentale dans ma façon de voir les choses... L'expérience m'a aussi appris à m'endurcir et je n'hésite pas à dire ce que je pense quand quelque chose ne va pas.

Quelles sont les barrières à surmonter lors de la promotion d'un disque vinyle ?

Concernant les barrières lors de la promotion d'une sortie vinyle, je m'y attache peu. J'ai décidé de ne pas faire appel à une boîte de communication comme font beaucoup de labels donc je sais que certains réseaux me sont inaccessibles. De plus, je ne suis pas parisienne donc je sors peu sur Paris. Je compte sur mes soutiens habituels : Radio Campus durant Astropolis, Deep Kulture, Budé Room. Beaucoup d'outils promotionnels auparavant gratuits deviennent payants. Le fait de réussir à être sur la chaîne YouTube Hate m'aide beaucoup. J'ai réussi à y placer l'Ep de Recouvrance et, du coup, à exporter le label. Mon meilleur outil promotionnel est le bouche-à-oreille et ma présence sur le terrain. Quant aux promesses non tenues, je les oublie vite. C'est important de se concentrer sur le positif.

Qu'est ce qui a été décisif pour toi ? D'où vient cette attirance pour cette techno dure et dark ?

J'ai monté mon label en 2016. Je m'occupais exclusivement de ma famille auparavant, et une fois ma fille plus grande j'ai décidé de me lancer. J'ai toujours été passionnée de techno. Finalement, tout s'est fait de façon naturelle, encore une fois de manière instinctive. Je ne me suis pas trop posée de questions. J'ai adoré les tracks de Roberto Figus et j'ai dit banco on y va ! On tente une première sortie vinyle. Des amis du secteur m'ont soutenue. Ils m'ont dit que j'en étais capable. J'aime la techno dure et dark car c'est ce qui correspond à mon univers intérieur. Il en va de même pour les films et la littérature. J'aime être secouée par l'art, d'une façon ou d'une autre. D'ailleurs pour la petite histoire, dans la mythologie grecque, Epione est la nymphe qui soulage les maux. Je crois dans le pouvoir cathartique et salvateur de la musique. Pour moi la techno n'a rien de superficiel et ne se résume pas qu'au côté festif. Elle va bien au-delà. Elle nous transcende et peut nous aider à surmonter certaines épreuves au quotidien. Elle permet aussi de s'évader, de mettre de la distance entre soi et les choses extérieures. Elle est aussi pour moi introspection. Tous ces facteurs font effectivement qu'elle peut nous guérir de beaucoup de choses. C'est sûrement ma formation littéraire qui m'a amenée à rechercher ce nom de label dans la mythologie grecque.

Justement, tu as une formation littéraire. Existe-t-il un parallèle avec l'édition phonographique ?

Je me destinai à la base à l'édition littéraire, mais c'est un univers où l'on cultive l'entre-soi et qui est très difficile à pénétrer si l'on n'a pas les bonnes relations. Avec mon label, je suis libre et je n'ai de comptes à rendre à personne.

D'où vient cet attachement pour le vinyle ?

Le vinyle est un outil de transmission formidable. On va à la rencontre des autres avec un objet. Il est l'occasion d'échanges et de partage, ce qui est moins le cas pour une sortie digitale. J'ai besoin d'aller au contact de mes disquaires, d'avoir leurs feedbacks. Certains, surtout dans ma région, sont de vrais soutiens. Mon disquaire favori, c'est celui de ma ville. Je suis chauvine. Ty Blurt Records tenu par Philippe Morel, le seul capable de mixer du Epione et des chants comoriens, est un passionné de musique et mon meilleur revendeur à ce jour.

En France, connais-tu une femme boss de label techno ?

Je ne connais aucune femme à la tête d'un label techno en France. Si je pouvais citer une femme marquante en tant que label boss, ce serait Miss Djax. Sur Djax-Up-Beats, elle a signé des artistes mythiques, dans le domaine de l'acid notamment, des gens comme Mike Deaborn et « An Acid Memory », Mike Dunn, Steve Pointdexter, Armando ou Claude Young, tout cela en gardant une grande cohérence. Ses sets servaient avant tout à mettre en avant les tracks des artistes de son label. Elle s'est servie de sa féminité et de son côté glamour pour mettre en avant ses artistes. N'étant pas particulièrement féministe, je trouve ça plutôt intelligent. Par contre cela n'a rien à voir avec les starlettes des platines d'aujourd'hui. À ne pas confondre... Là, il s'agit de l'expression d'une féminité forte pour ne pas dire « coquille » et non une sorte de concours de top modèles des platines. Je serais ravie de faire la connaissance de Céline de Technorama Records, qui fait un travail remarquable avec « Medusa »...

Te considères-tu comme une activiste ?

Si je peux me considérer comme activiste, c'est par le fait que je n'utilise pas le parcours habituel de distribution et que je tiens à tout prix à mon indépendance. Je fais peu de cas de la hype et du réseautage. J'avance avec des gens de bonne volonté, point. La course aux gros line up auquel se livrent aujourd'hui les festivals et les clubs me fait craindre pour la survie du mouvement techno. Pour moi, la techno, ce sont avant tout les valeurs de solidarité et de partage, de bienveillance, d'humilité. Et je pense que tout cela est un peu passé à la trappe. On assiste aujourd'hui à une sorte d'EDMisation de la techno qui fait peur, avec toute cette stérification des Djs. Je me demande si ce ne sont pas encore les « teufeurs » et le monde de la free party qui incarnent le mieux les valeurs originelles de cette musique. On a tendance à dénigrer ces personnes alors que ce sont souvent les plus fins connaisseurs et les plus prompts à soutenir mon label, en tout cas dans ma ville de Quimper. Je sais que je peux aussi compter sur le soutien de Synchrone, l'association des musiques électroniques de Quimper, qui s'investit pour réveiller la belle endormie qu'est notre ville.

“Je crois dans le pouvoir cathartique et salvateur de la musique. Pour moi la techno n'a rien de superficiel et ne se résume pas qu'au côté festif.”

En Bretagne, notamment à Rennes et Brest, l'underground techno est florissant ! Quels sont les acteurs majeurs ?

L'éclosion de la nouvelle scène techno en Bretagne a lieu grâce à des collectifs très actifs tels que Night Birds et West Sound sur Brest, Submarine Project à Lorient, et bien sûr l'association Synchrone et le collectif 716 à Quimper, qui œuvrent pour défendre et promouvoir cette musique. Je pense également à l'énergie phénoménale et à la passion sans faille de Tlesco.P Sound System qui organise l'Infamous Armada, parfois dans des conditions extrêmes. Donc évidemment la scène bretonne est très liée à la free. Il suffit d'ouvrir les journaux locaux pour voir que les événements free sont très réguliers dans notre région. Et tant mieux ! Ce sont des événements démocratiques où l'on n'est pas obligé de déboursier quarante euros pour une entrée. J'aime aussi le cadre du Festival Visions au Fort de Bertheaume organisé par l'association Les Disques Anonymes et qui repose uniquement sur le bénévolat, c'est magique ! De plus ça reste un festival à taille humaine et bon esprit.

D'autres villes ou pays pour faire la fête ?

Les endroits que j'affectionne pour faire la fête sont essentiellement les clubs basés à Berlin. Il y a les incontournables Tresor et Berghain, mais j'ai bien peur que ces deux clubs deviennent rapidement victimes de leur succès, bien que le Berghain continue à être relativement strict au niveau des entrées. Malgré tout, la première fois que je suis entrée au Berghain reste un moment magique car l'architecture du lieu est monumentale et cadre parfaitement avec la musique qui y est jouée. Après c'est comme tout, on s'habitue au décor... et je trouve que le public que ce soit là comme au Tresor a tendance à changer au fil des ans, pas forcément dans le bon sens, effet de mode oblige. Pour moi la programmation du Tresor reste plus intéressante qu'au Berghain où l'on a aujourd'hui tendance à ne voir que de très gros noms sur le line up.

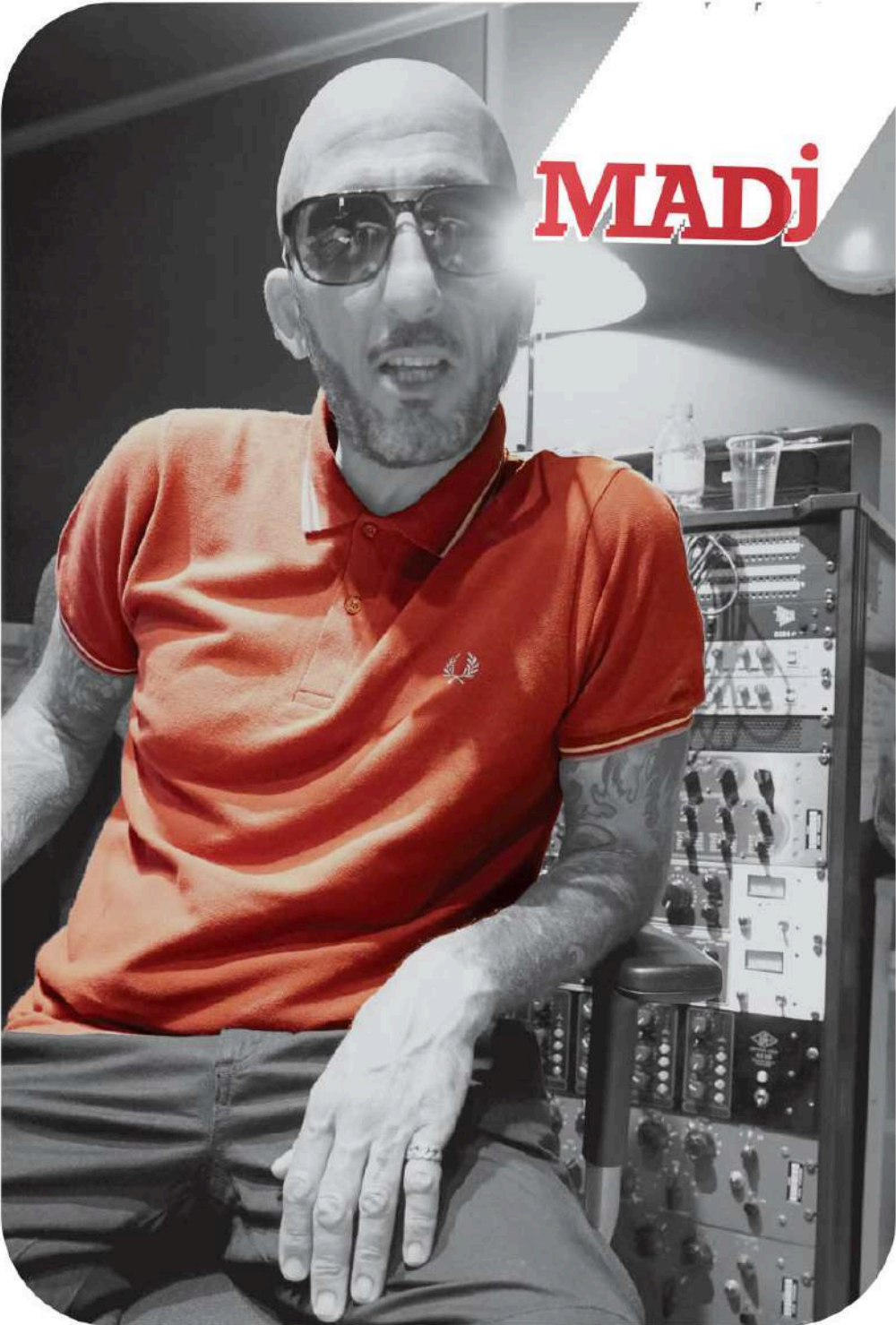
J'aime aussi le Wilde Renate qui est un club pour le coup vraiment original avec ses différentes ambiances musicales, son architecture labyrinthique et son mobilier de bric et de broc. J'aime aussi le Kit Kat Club, lieu insolite où la programmation musicale n'est pas forcément au top mais qui reste une expérience à faire quand on se rend à Berlin et que l'on a l'esprit ouvert. Le dress-code est strict : tenue légère exigée ou pas de tenue du tout ! Ce lieu était fréquenté par Bowie et l'on comprend bien pourquoi. À Berlin, l'ouverture d'esprit y est bien plus grande qu'à Paris, où passé la trentaine on te regarde souvent de travers... À Paris j'aime toujours aller au Rex, pour son côté familial et son accueil chaleureux.

Si tu pouvais te téléporter dans une époque, laquelle choisirais-tu ?

Si je pouvais me télétransporter dans une époque, ce serait entre 1990 et 1997. En effet, beaucoup de choses intéressantes se sont passées en techno à ce moment-là, ainsi qu'au cinéma, qui est ma seconde passion. J'ai passé mon adolescence et une bonne partie de ma jeunesse devant des films. Mon imaginaire a été très marqué par David Cronenberg et David Lynch, notamment. Outre la qualité visuelle et narrative de ces films, il y a aussi bien sûr le travail sur la bande-son qui est, dans les deux cas, remarquable. Les films de Cronenberg sont indissociables de la musique froide et magnifique de Howard Shore, je pense plus particulièrement à « Crash ». Tout comme Lynch reste lié au compositeur Angelo Badalamenti. Écoutez le thème de « Twin Peaks » très intelligemment repris par Moby pour « Go ». Chez Lynch, il y a la musique mais aussi un gros travail sur le design sonore avec un travail intéressant sur une sorte de bruit blanc qui appuie le côté anxiogène de certaines scènes. Comme beaucoup de gens de ma génération, « Trainspotting » est aussi pour moi un film important. Je pense que « Born Slippy » d'Underworld est la track qui m'a fait entrer dans l'univers des musiques électroniques, en 1997. J'ai toujours été une grande fan des bandes-son. J'admire également le travail de Cliff Martinez, notamment son utilisation du gamelan, un instrument traditionnel indonésien, dans la B.O. de « Solaris » de Soderbergh. « Enter the Void » a aussi été un gros choc, tant visuel que musical, avec le magnifique « Cancion Sincta » de Christian Vogel, qui est pour moi un chef-d'œuvre.

Quels sont tes projets pour 2019 ?

En 2019, je souhaiterais organiser une label night pour faire la fête ! Quant aux prochaines signatures, c'est bouche cousue tant que ce n'est pas fait. D'ici fin 2018, il y aura la sortie de Ryogo Yamamori, l'Ep « Jutendo » vers septembre, et l'Ep de Victoria.52 avec le remix de Trunkline vers décembre. On est très assujettis aux délais de pressage qui s'allongent, 17 semaines pour MPO. J'ai aussi repressé Epione 01 qui est sold out et pour lequel il y a de la demande.



MADj

QUINQUAGÉNAIRE VOLUBILE ET ADEPTE DU DIY, TÊTE PENSANTE D'ASSASSIN PRODUCTIONS, DJ ET MEMBRE DE LA BANDE DES 4, MADJ A CONNU TOUTES LES MUTATIONS DE L'UNDERGROUND FRANCILIEN, DES BLOUSONS NOIRS AUX PIONNIERS DU RAP LOCAL... AUJOURD'HUI IL EST EN CHARGE DES COMPILATIONS «MOTOR CITY», DÉDIÉES AU LABEL TAMLA MOTOWN. ET À L'OCCASION DE LA SORTIE DU DEUXIÈME VOLUME DE LA SÉRIE, IL RÉPOND À NOS QUESTIONS DANS LES STUDIOS D'UNIVERSAL FRANCE.

Ton premier contact avec l'industrie musicale ?

J'ai fait une émission de radio en 1987, si on considère que c'est lié à l'industrie musicale. Sinon de plain-pied, c'est quand je suis rentré dans l'équipe d'Assassin Productions, en 1991. Quoique il y a une autre étape, avec la compilation «Rapattitude», enregistrée durant l'été 1989. Le disque est sorti en juin 1990, mais j'ai été squeezé du projet. Je ne vais pas revenir sur les détails mais j'ai été partie prenante dans cette histoire.

Aujourd'hui tu es assez détaché du rap business...

Oui, complètement.

Tu es d'ailleurs plus proche de la culture rock...

Ah non, en termes de sensibilité musicale et de goût, je ne me suis pas détaché du rap. En termes de business oui. Je crois que ma sensibilité oscille entre différents styles, dont le hip-hop, le rock, le funk, la soul et la musique jamaïcaine. Je me situe au milieu de tout ça et ça me va très bien.

Te considères-tu Dj ou selecta ?

Je dirais que je fais plutôt de la sélection parce que Dj, au sens où on l'entend dans le hip-hop, ça nécessite des aptitudes techniques que je n'ai pas. J'essaye de mixer proprement mais je fais plutôt de la sélection. J'ai commencé à me produire en Dj set, début 2011, grâce à Rocé, suite à un concours de circonstances. Il était responsable artistique au Mama Shelter. Un jour il m'a proposé d'y mixer. Et je me suis jeté à l'eau.

Tu es attaché au quartier de Ménilmontant et plus précisément au Saint Sauveur, pourquoi ?

L'attache réelle, c'est mon quartier, c'est à dire le triangle Romainville, Les Lilas et Bagnolet. Concernant Ménilmontant, je joue souvent dans des bars du quartier. J'aime le 20ème, le 18ème et le 19ème. Ce sont certainement les derniers arrondissements qui conservent une dimension populaire. Ce qui est en train de se perdre à Paris.

À ce titre le Saint Sauveur, c'est un haut lieu du militantisme...

Ah ça c'est autre chose ! Le Saint Sauveur ça fait bientôt huit ans que j'y mixe, une à deux fois par mois. Ce bar a la spécificité d'être à la fois une entreprise commerciale et un relais politique résolument anti-fasciste, anti-raciste. Ce n'est pas qu'un bar qui vend de la bière... Sinon j'anime les résidences «Travelin' Through The Past Badly» et «Soul Meeting», autour de la soul 60', du early funk et de la musique jamaïcaine... Et je mixe une fois par trimestre avec Viktor Coup?K. Tu vois qui c'est ? Celui qui était dans Kalash... Et ça s'appelle «Hate The Dj».

Parlons de ton actualité, les compilations «Motor City». Peux-tu expliquer ?

Le but c'est de faire découvrir les premières heures de la Motown. Et les sous-labels qui y étaient rattachés, entre 1959 et 1962. C'est une époque de construction pour le label, qui n'avait pas encore de style affirmé. Les titres naviguent entre gospel, r'n'b, early soul et même des trucs limite rock n' roll. Ça permet de découvrir des interprètes qui étaient juste de passage, ou de découvrir les premiers pas de musiciens qui sont devenus énormes comme Smokey Robinson, Marvin Gaye, The Temptations, The Supremes, j'en passe et des meilleurs.

Par rapport au premier volume, as-tu une approche différente ?

Non c'est exactement le même principe. Nous sommes sur les mêmes années. Avec toujours l'idée d'exhumer des productions que je découvre aussi. Même pour moi c'est enrichissant.

Le catalogue Tamla semble inépuisable. À combien de titres as-tu accès...

Je suis un passionné, et de cette histoire, et de ce catalogue. Sans prétendre être un éminent spécialiste, j'essaie de cerner ce label, qui débute en 1959 et dont l'histoire se termine en eau de boudin, au début des 90's. Donc ça fait plus de trente ans de musique, avec une cadence de production énorme. Pour ce travail, je me suis juste cantonné au trois premières années. Après, ce sont essentiellement des fichiers numériques. Il y a des disques mais pour mettre la main dessus, c'est compliqué. Ils sont quasi-introuvables. Par exemple, pour le premier volume, nous avons sélectionné « Come to Me » de Marv Johnson, le premier single sorti en 1959. Ce n'est pas un 45 tours que tu trouves comme ça ! Pour enrichir « Motor City », nous faisons des recherches. Je lis des bouquins, quelques revues et je me renseigne sur le web. Nous aimerions bien développer cette série de manière conséquente...

La compilation commence par un titre de Barrett Strong. Est-ce parce qu'il a contribué au son de la Motown, avec Norman Whitfield ?

Ouais ! Barrett Strong, au départ, sortait des disques. Et à partir de 1966 ou 67, il va devenir important en travaillant en duo avec Norman Whitfield. Barrett était l'auteur, et Norman composait. Le but ici est de rappeler que Barrett Strong a été, au préalable, un artiste solo.

Il y a un titre de The Swinging Tigers, avant que le groupe soit rebaptisé The Funk Brothers. Quelle est sa contribution au son de la Motown ?

Les Funk Brothers, c'est le squelette du son Motown des années 60, et plus précisément la colonne vertébrale. Tu m'apprends que The Swinging Tigers c'était le premier nom de Funk Brothers. Es-tu sûr ? Le morceau « Snake Walk Part 1 » est marrant, parce qu'il est à la croisée du jazz et du r'n'b. Il possède une identité particulière. C'est pour cela qu'il nous a intéressés.

Trois morceaux extraits du volume 2 ?

J'aime beaucoup « Take A Chance On Me » d'Eddie Holland, qui était une référence des débuts. Son frère va aussi faire partie de la team des hitmakers de Motown. Sinon j'apprécie beaucoup le titre « Please Mr. Kennedy » de Mickey Woods, qui possède un groove assez particulier. Et j'aime aussi « Mo Jo Hanna » de Henry Lumpkin, enregistré en 1962. C'est peut-être le morceau le plus pêchu de la sélection. En fait, en y pensant bien, je n'ai pas de titres favoris. À l'instar du premier volume, toutes les plages me séduisent. Il y a eu tellement de titres produits à cette époque chez Motown, en 45 tours notamment, qu'inévitablement les quinze titres nous branchaient.

Il y a aussi le Stevie que j'aime beaucoup. La version de « I Call It Pretty Music But The Old People Call It The Blues » est plutôt blues, alors que Stevie Wonder vient du jazz. En fait, je choisis trois titres de manière arbitraire. Chaque morceau traduit une particularité, et génère un intérêt.

Justement, j'apprécie beaucoup « I Call It Pretty Music But The Old People Call It The Blues ». À cette époque, les morceaux étaient assez courts, moins de 3 minutes ! N'as-tu pas pensé à coller les deux parties en une seule piste ?

Nous y avons pensé, mais nous n'avons pas le droit de le faire. Les seuls qui peuvent le faire c'est Motown. Ou ceux qui ont le pouvoir d'influencer le catalogue.

Les interprètes étaient très jeunes. Mary Wells avait dix-sept ans, Stevie Wonder douze ans...

Inévitablement. Les premières signatures, c'étaient des adolescents. C'était la devise du label : Song Of Young America. Si tu regardes les back covers des 60', c'est mentionné partout.

Connais-tu les débuts de Stevie Wonder. Il paraît qu'il était assez insolent, très joueur...

Non je ne savais pas. Je ne me suis pas branché sur sa biographie. Le truc évident, c'est qu'il était un phénomène, un espèce de « wonder boy » très talentueux. Et au regard du niveau et de l'âge qu'il avait, c'est surréaliste. D'ailleurs c'est ce qui a donné l'idée à Berry Gordy (patron de la Motown, Ndlr), à la fin des années 60, de solliciter les frères Jackson, afin de réaliser avec Michael ce qu'il avait fait avec Stevie. Ce n'était plus possible avec Stevie, parce qu'il avait grandi...

Le début de la Tamla marque-t-il la fin du rhythm'n' blues et le début de la soul ?

Dans les années 60, le r'n'b n'était pas mort. Il s'est même exporté. Il y a eu une version anglaise, qui finalement était du rock n'roll, et qui répondait au nom de British Beat. Les Stones, The Who, The Kinks... tous les groupes anglais de cette génération mid 60' réadaptaient les morceaux de r'n'b des années 50. Le r'n'b a continué durant les années 60 aux États-Unis. Mais c'est vrai que la fin des années 50 signe les débuts de la soul. C'est une tendance générale au sein la musique afro-américaine. C'est le moment où Sam Cooke fait tout péter. Motown arrive, comme Stax, à cette époque charnière, celle de la naissance de la soul.

Puisque nous parlons d'histoire, fais-tu partie des personnes qui, une fois passé la quarantaine, reviennent à leurs racines ?

Mes premières amours, c'est le rock n'roll des années 50, notamment le rockabilly. Après j'ai écouté plein de musiques et j'ai accroché au hip-hop mais je ne me suis jamais détaché d'une espèce de globalité musicale. Mes Dj sets reflètent ça. Ils sont hétéroclites, c'est un voyage à travers divers styles musicaux. C'est pour cela que j'ai intitulé ma soirée « Travelin' Trough The Past Badly ». Je préfère ça à ceux qui font des sets avec un seul style. Il y a ceux qui réalisent des mixes spécialisés en reggae ou en soul-funk. Ça peut être très intéressant. Mais j'ai du mal à me concentrer sur un seul genre. Par nature je m'intéresse à beaucoup de choses.

Tu es des origines algériennes. Connais-tu le Djing local ?

Non, pas du tout. Je me suis pas mal intéressé à la musique traditionnelle algérienne, et au répertoire moderne. Mais je ne sais pas ce qui se passe là-bas aujourd'hui.

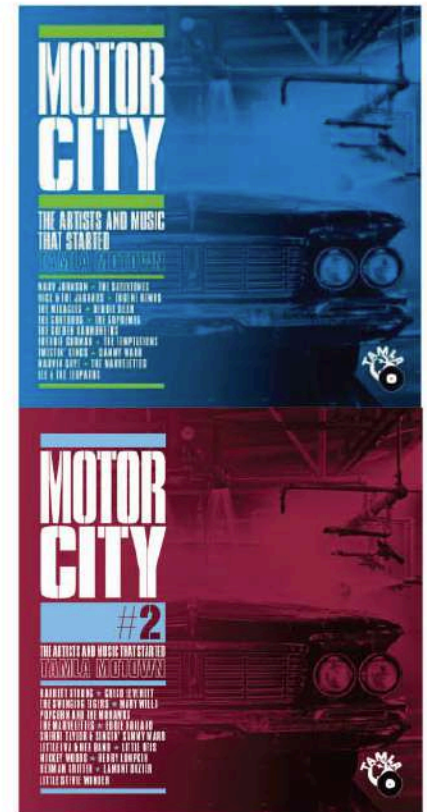
T'intéresses-tu à des projets comme Bargou 08, Ammar 808, Acid Arab ou 47Soul...

Non. Acid Arab, j'en ai entendu parler mais je ne sais pas à quoi ça ressemble...

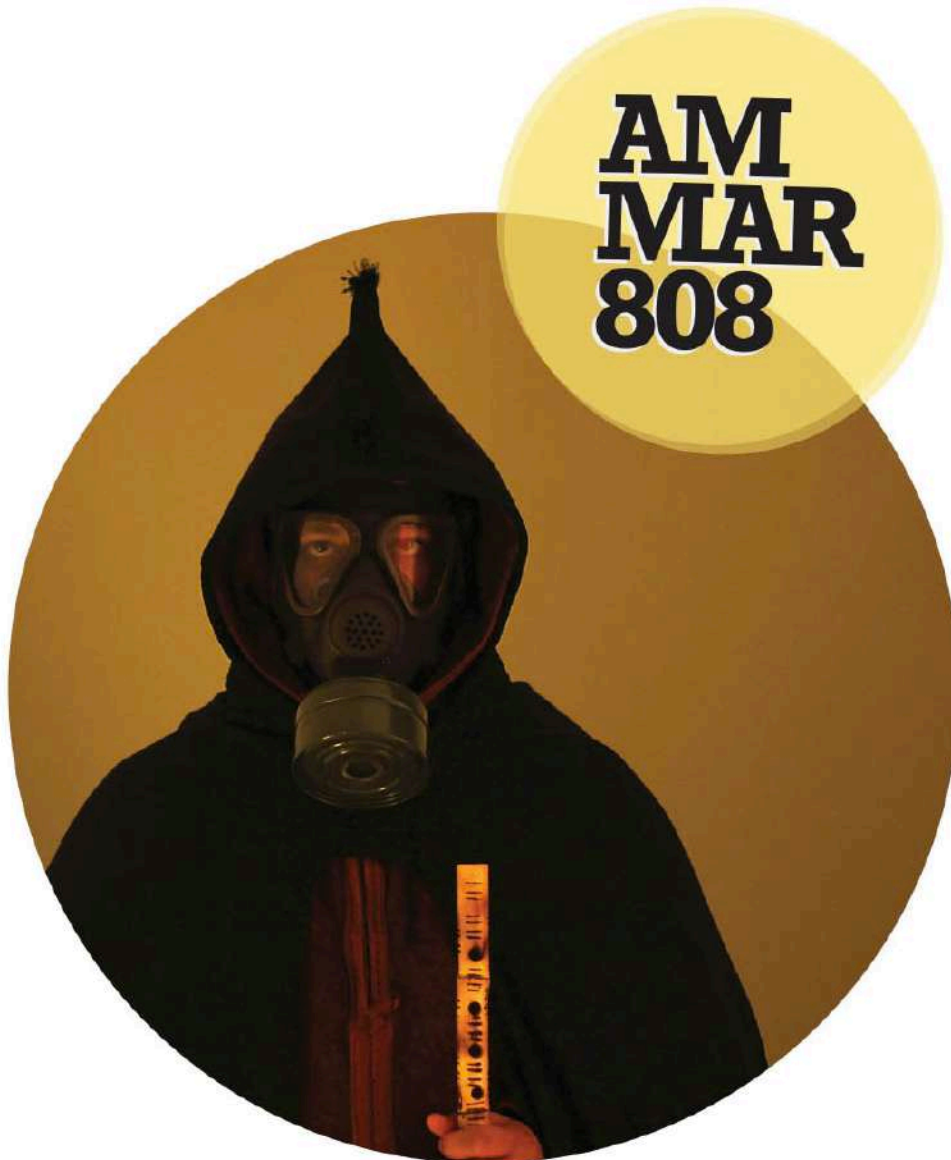
Lors de notre premier et dernière interview, tu terminais l'entretien en faisant un doigt d'honneur ! Alors ton dernier mot ?

La chute c'est fuck it !

“J'ai du mal à me concentrer sur un seul genre. Par nature je m'intéresse à beaucoup de choses.”



AM MAR 808



DANS LE SILLAGE DU DISPOSITIF BARGOU 08, SOFYANN BEN YOUSSEF REVIENT AVEC L'AMBITIEUX PROJET ELECTRO-ORIENTAL AMMAR 808. SIGNÉ CHEZ GLITTERBEAT, L'EMBLÉMATIQUE « MAGHREB UNITED » TÉLESCOPE AINSI DE MANIÈRE SINGULIÈRE LES RYTHMES NORD-AFRICAINS ET LES LOOPS. À CETTE OCCASION, LE MUSICIEN TUNISIEN ÉVOQUE CE COUP D'ESSAI, LES CHANTEURS INVITÉS, LA SCÈNE LOCALE OU BIEN ENCORE LA FAMEUSE TR-808.

Quelle est votre première expérience musicale ?

Je me rappelle avoir reçu un petit synthétiseur quand j'avais 5 ans et le challenge, c'était de jouer des mélodies connues.

Ammar 808 est-il le prolongement de Bargou 08 ?

Je pense que chaque projet est un prolongement du précédent. À chaque étape, je sens que je progresse de manière claire. Pourtant travailler avec de la matière traditionnelle n'est pas simple. Ça demande de la réflexion, une certaine maturité. D'autant que le chemin est long et que les compositions sont infinies...

Votre nom sonne comme un hommage à la TR-808. Pourquoi cette boîte à rythmes et quel est le processus de production ?

La TR-808 est au centre de cet album. Je l'ai échantillonnée et triturée dans tous les sens. Je cherchais une machine qui pouvait compléter le spectre sonore des musiques traditionnelles, essentiellement via les subs, d'où l'usage massif des grosses caisses.

Finalement on entend les kicks...

Il y a surtout des grosses caisses saturées, qui ont une certaine résonance. Avec le reste du kit, l'usage est purement fonctionnel. Si dans les éléments traditionnels il y a ce qu'il faut, alors je garde ces éléments-là... J'essaie de penser de manière minimaliste, mais parfois non...

S'il fallait choisir trois titres de l'album ?

D'abord « El Bidha Wessamra » avec Cheb Hassen Tej. Pour l'anecdote, j'étais en Tunisie pour les sessions d'enregistrement. Et il n'y avait pas de percussions disponibles ce jour-là. Du coup j'ai enregistré le rythme en tapant sur une table et en passant le son dans un ampli de guitare. Je pensais que c'était juste une prise témoin, mais finalement je l'ai gardée sur la version finale de l'album. Ensuite je choisissais « Layli », enregistré avec Mehdi Nassouli. Je pense qu'avec cette ligne de basse, je suis arrivé au summum de l'excitation. Ce titre est un mélange de force et de mystère, avec des rythmiques presque asymétriques. Enfin je sélectionnerais « Zine Ezzine ».

Ce morceau représente un moment particulier d'écriture et d'inspiration avec Sofiane Saidi. Le résultat est ce son nostalgique un peu 80's, celui de notre enfance...

La démarche est fédératrice...

Ce projet a débuté grâce à l'amitié que je porte aux trois chanteurs conviés. Comme nos pays respectifs sont voisins, j'ai grandi avec leurs musiques. Mais je n'avais jamais composé de travaux avec eux. Malgré nos différences, on se comprend parfaitement. Je pense que c'est parce qu'on a un bagage historique et culturel en commun. Le résultat est souvent très coloré.

La scène musicale électronique tunisienne est-elle dynamique ?

Il y a une grosse consommation de musique électronique en Tunisie, notamment chez les jeunes. Et de plus en plus de lieux accueillent des Djs internationaux. Mais la production locale est toujours en cours de développement. Je suggère notamment le collectif Arabstazy, Amine Metani, Deena Abdelwaheb et bien sûr Shinigami San. Ce sont des acteurs importants de la scène électronique actuelle. En matière de lieux, il y a le Wax et le Yuka, à Tunis.

“ C'est très rare que la politique pousse au développement des musiques alternatives et à l'émancipation... ”

Chez le voisin algérien, il semble que la politique empêche le développement des musiques électroniques, et l'émancipation...

Je pense que vous venez de décrire une des définitions du terme politique. Je pense que c'est la même chose partout : c'est très rare que la politique pousse au développement des musiques alternatives et à l'émancipation en général... En tout cas au plan international, le budget culture est toujours le premier supprimé. Donc je ne pense pas que ce soit une situation propre à l'Algérie. Elle est également répandue en Europe. Le danger est réel.

Vous vivez aussi en Belgique. À ce titre, l'album « Maghreb United » est-il mieux perçu en Orient ou en Occident ?

Je vis en Belgique mais je suis souvent en Tunisie. D'autant que l'année prochaine je lance un label depuis Tunis. Là on est à fond dans les préparatifs. Quand je regarde les statistiques d'écoute sur Internet, la majorité du public provient du Maghreb, car le disque n'est pas encore disponible physiquement. Je pense qu'il est aussi bien reçu en Europe qu'en Orient, mais pour des raisons diverses. Un fait expliqué par les différences culturelles.

En octobre vous jouerez à Paris. Préparez-vous quelque chose de particulier ?

Le concert de Paris se déroulera sous la forme d'un trio, avec une soirée spéciale targ. Il s'agit d'un répertoire du Nord-Ouest de la Tunisie. Cheb Hassen Tej sera au chant et Lassef Boughanmi à la gasba. Il y a aussi des nouveautés au plan du Vjing. Avec cette formule, on va faire la tournée des clubs à la rentrée.

La pochette de « Maghreb United » reprend visiblement le discours afro-futuriste cher à Sun Ra...

La pochette de l'album est le résultat d'une résidence collective avec Sia Rosenberg, une Vj et fashion designer danoise, et avec Ahmed Ayed un metteur en scène tunisien. Bien évidemment il y a l'influence de Sun Ra. Sinon mes musiciens préférés sont Massive Attack, The Chemical Brothers, Nine Inch Nails et Jon Hassel.

Quelles sont vos préoccupations pour le futur ? Sont-elles écologiques, culturelles ?

Je pense que les deux vont de paire. Les grandes cultures ont souvent un rapport fort avec la nature. On fait partie de cet écosystème. Du coup le destin de l'environnement sera sûrement le nôtre. Une de mes grandes préoccupations ce sont les ressources naturelles. Il y a un sentiment d'insouciance générale qui règne sur le sujet. Ça fait peur.

Vous aimez l'improvisation musicale et la musique indienne, notamment carnatique...

Je peux vous parler de la musique hindoustani, puisque je l'ai étudiée durant de longues années. J'ai appris à jouer du sitar et des tablas. C'est une expérience qui a changé ma compréhension de la musique, et ma vie de manière générale. Ça m'a aussi aidé à mieux comprendre ma propre musique. L'improvisation c'est un vaste sujet, qui peut être interprété de différentes manières. Par exemple, improviser c'est aussi se questionner sur l'existence de chaque note, de chaque son. Souvent le silence est d'or. Mais bon, on trouve toujours des choses à dire...

Votre point de vue sur le retour du disque vinyle. En achetez-vous ?

Je trouve que le support est intéressant mais malheureusement j'en achète rarement. J'utilise d'avantage le support digital. J'ai quelques bandes à la maison, mais uniquement pour le processus créatif, pour générer du son.

Un dernier mot ?

On est dans un monde où on a de moins en moins le temps de se poser, de réfléchir et de changer de cap. J'espère qu'avec cet album je suis arrivé à partager une partie de la culture du Maghreb avec le public et mes amis.



“ Les grandes cultures ont souvent un rapport fort avec la nature.”

DJ ABSURD



APRÈS PLUS DE VINGT ANS DE DJING, DJ ABSURD EST RESTÉ FIDÈLE AUX SONORITÉS ANGLAISES, DU DUB À LA BASS MUSIC EN PASSANT PAR LE GARAGE. ACTIVISTE DE LA PREMIÈRE HEURE, IL EST CONSIDÉRÉ PAR SES PAIRS COMME LE KING DE L'UNDERGROUND FRANÇAIS. LA 8-BAR, LA NU-SHAPE, LA GRIME ET LA BASS MUSIC ONT PEU DE SECRETS POUR CE PASSIONNÉ. ÉGALEMENT BEATMAKER PROLIFIQUE À LA PRODUCTION BIGARRÉE, IL A SORTI À LA MI-AOÛT « JURASSIC TRACKS 2005 », SON PREMIER ALBUM. EXPLICATIONS.

Que faisais-tu la décennie précédant la sortie de ton premier Ep vinyle, en 2006 ?

Rien de très malin ni de très reluisant (rires). Historiquement, mon premier vinyle sous ce blaze est sorti en 1999 ou 2000, mais le maxi « Gonshat » est le premier que j'ai fait sérieusement et dont j'ai géré toutes les étapes de A à Z, de la production à la distribution. Avant ça je faisais déjà de la musique et du Djing, mais plus en dilettante.

Est-ce le premier disque de grime en France ?

Oui, c'est le premier vinyle de grime français. Et la compilation « Grimy Frogs », réalisée avec Kismo, est également le premier format du genre. Il y a eu des mix-tapes et des mixes mais pas de morceaux originaux pressés sur disque. À ma connaissance, il est impossible d'être sûr à 100% que personne n'ai eu une initiative similaire. Mais si tu existes, manifeste-toi !

Es-tu encore en contact avec Ambitieux et Snatch, les Mcs qui étaient sur ce Ep ?

Pas autant que je le souhaiterais, depuis quelques années en ce qui concerne Ambitieux. Les parcours de vie et la distance font que l'on n'est plus trop en contact. Je trouve ça dommage, autant humainement que musicalement. J'espère qu'on aura l'occasion de se checker bientôt. Snatch, c'est mon frangin. Ça n'a pas bougé et ça ne bougera jamais. Il est malheureusement incarcéré encore pour un petit moment. Mais j'espère bien qu'on recommencera à faire des morceaux ensemble dès sa sortie...

Tu as fréquenté la rue, plus que la moyenne... En quoi cela t'a forgé ?

Je ne sais pas dans quelle mesure on peut affirmer ça ! C'est une expression qui peut avoir de multiples sens. On utilise souvent le mot rue pour désigner une espèce de consensus, entre délinquance de survie et banditisme de quartier. Alors que pour d'autres, c'est la rue en tant qu'espace physique, là où tu vis et où tout le monde se croise, où il y a de la vie. C'est un terrain de jeu, d'exploration. Si tu passes beaucoup de temps dans la rue et que tu as un bon sens de l'observation, tu peux avoir une sorte de vision d'ensemble, limite sociologique, de ta ville. Si tu fréquentes jamais la rue ou que t'y passes peu de temps, je pense que tu vis déconnecté de la réalité la plus élémentaire.

Quels sont les Djs et Mcs français ambassadeurs du style ?

La scène bass française dans son ensemble compte un grand nombre de crews, de producteurs et de Djs. Chacun a son style et sa vibes et apporte au mouvement sa singularité et son activisme : Sa Bar' Machines, One More Tune, Von D, Niveau Zero, Argo, Graphyt & Ecraze, Entek, 2-Steppers, Dub-4, Ivory, Skwig, Dirtyphonics, Ganon, Samplifire, Moresound, Signs, Flore, Dredilicious, Youthstar, JahToro, Hanuman, Snowball & Dravel, Kmi & Croustibass, Dom & Rolex, Answerd, Youthman, (Re)sources, Otis, Taiwan, Jumbodart, Caterva, Hardbass Dealers, Unlike Sessions, Totaal Rez, Sks, Edsik, Keutch, The Upfull, Ganon, Ohmega, XtronX, Bass Jam, Perfect Hand Crew, Forever DNB, Bass Paradise, Maât... Il y en a vraiment beaucoup et je m'excuse par avance auprès de ceux que j'ai oublié ! Pour la grime, à proprement parler, on a monté un crew qui rassemble tous les collectifs actifs d'Île-de-France investis dans ce genre qui s'appelle Mxd Ting. On peut citer Gemo, Soper, Shone, Blackenpouperz et SebTaLife dans les effectifs. Big Red (de Raggasonic, Ndlr) est un des rares, voire le seul, des Mcs jouissants d'une telle expérience et notoriété, à avoir pleinement adopté le courant anglais et à le déchirer comme ça.

La d'n'b ou le le dubstep ne semblent pas s'épanouir en France ou je me trompe...

Et bien détrompe-toi. Il y a un vaste public. Il y a des événements bimensuels de plus de mille personnes, dans plusieurs villes. La soirée d'n'b Jungle Juice a fêté ses dix ans sold-out cette année. Les events Animalz ou Ambasad rassemblent plusieurs milliers de personnes, entre trois et six mille, je crois. Tous les gros festivals comptent au moins un invité bass music. C'est juste qu'il n'y a aucune représentation médiatique. Donc si tu n'es pas dedans d'une façon ou d'une autre, tu peux ne pas y être confronté directement.

C'est d'ailleurs le principal truc qui manque au mouvement. Il n'y a peu de labels français bass music...

Il y a plusieurs labels français, dans tous les styles de bass : Château Bruyant, Polaar, Dub Galore, Green Arrow, Kiosk, Raw Audio. Il y en a d'autres qui ne sont plus en activité mais qui ont fait des sorties importantes comme 7even Recordings ou Despub. Il y a des mecs de Strasbourg. Ils ont produit plein de trucs, je pense notamment à Caterva. Concernant la trap, il y a Otodayo. Et en d'n'b il s'est passé des trucs depuis Vendôme. Il suffit de faire un minimum de recherches pour trouver plein de trucs.

Pourquoi il n'y a plus de soirées Bass Society ?

Le format qu'on propose n'intéresse pas trop les clubs où on aimerait poser nos boxes. Et l'ambiance détestable entre les promoteurs nous a saoulés. La première soirée réalisée par nos soins mérite un article à elle seule. En gros je voulais juste réunir mes potes et les autres talents locaux pour qu'on joue tous nos sons sur un système cool, car je trouvais qu'ils étaient trop souvent négligés au profit de têtes d'affiche, de surcroît par forcément si « chanmé » que ça. Je pensais qu'on serait vingt et, sans que je puisse t'expliquer pourquoi, on s'est retrouvé avec un article dans A Nous Paris. Finalement il y a eu un turn over sur la nuit de quasi 1000 personnes, dans le sous-sol d'une auberge de jeunesse du 19^{ème} arrondissement, où taifait une copine à nous. On était deux, avec mon reuf Amok, à faire l'orga, la sécu, l'entrée, c'était épique ! Le truc dont on est le plus fier, au-delà de la réussite de la soirée, c'est que les keufs sont venus nous verbaliser parce qu'on faisait trembler la chambre d'hôtel d'un couple... qui était au septième étage de l'immeuble mitoyen (rires).

C'est quoi le futur de Bass Society ?

On va continuer notre émission hebdo sur Rinse France, le dimanche à minuit, avec les prez des autres chapitres du crew : Hakeem et Nixus. Et on va commencer à composer la musique des producteurs du crew. Si jamais on trouve un lieu cool on fera des dances.

Rinse France est modestement installé en France, mais en Angleterre c'est big...

Je ne pense pas qu'on puisse qualifier l'installation de Rinse France de modeste. C'est devenu un média musical incontournable et connu de tous en seulement quatre ans. Leur grille de programmation fait baver beaucoup de structures plus anciennes et la radio bénéficie de nombreux articles dans les médias traditionnels. Nous avons même été élus web radio de l'année, ou un truc dans le genre, par Mixcloud. Évidemment, comparée à l'institution qu'est Rinse en Angleterre, ça paraît peu.

Mais Rinse c'est seize ans d'existence en pirate et des centaines de shows historiques avant d'obtenir une licence. Le but n'est pas d'essayer de tout calquer à l'identique sur la maison-mère : ça serait aussi prétentieux qu'irréaliste. Je trouve que l'équipe de Rinse France fait un sacré boulot. On peut toujours trouver à redire mais peu seraient capables de faire un truc pareil. Le seul bémol, c'est que j'aimerais que la bass y ait une place plus importante. Et qu'ils me confient une quotidienne, même de trente minutes. Ça serait évidemment cool (rires).

Tu es un spécialiste des musiques anglaises. T'intéresses-tu à la northern soul ?

Oui à fond ! Je possède plus de disques de cette époque que tout le reste mis ensemble. Je préfère malgré tout le son soul de Philly. Je pense que Thomas Bell c'est Dieu (rires)...

As-tu vécu en Angleterre ?

Non, mais j'y ai passé beaucoup de temps. Pour plein de raisons, je ne souhaite pas m'y installer à plein-temps. La même énergie que tu trouves là-bas, et qui me galvanise quand j'y suis, peut vite te dépasser... (rires).

Est-ce qu'il y a beaucoup de sorties de bass music en vinyle ? Et les dernières à ne roter sont...

Il y a énormément de sorties de grande qualité. La meilleure façon de ne rien rater c'est d'écouter mon émission bien sûr (rires). Si les magasins de vinyles vendant de la bass sont rares de nos jours, Toolbox reste à ma connaissance le disquaire le plus à la page dans le domaine, en France.

Pourquoi sortir aujourd'hui « Jurassic Tracks 2005 », un album de productions de 2005 ?

C'est une démarche spontanée et un peu née par hasard. Je triais des affaires personnelles et je suis tombé sur des vieux dossiers. Ceci a déclenché cela.

Après vingt ans de Djing, envisages-tu de sortir un album ou va-t-il falloir encore attendre quatorze ans (rires) ?

En fait j'ai eu trois projets. Les tracks étaient là. Mais à chaque fois, il y avait un hic : soit à cause du biz, soit à cause du mec qui chantait sur le premier single et qui disparaissait dans la nature en bloquant le processus, ou d'autres conneries du genre. Ça m'a permis d'apprendre tous les trucs à éviter. Et je vais enfin pouvoir sortir un album cette année.

Tu sembles désormais moins prolifique en tant que beatmaker. Serais-tu occupé à référencer tes sorties sur Discogs ?

Les deux. Je pense qu'il n'y a même pas 5% de ma discographie sur Discogs, mais je m'en fous complètement. Et c'est vrai que je sors moins de productions. Mais comparé au début où je sortais 150 tracks par an, dont dix de bien et dix de pas mal, j'essaye de trouver un juste milieu maintenant (rires).

Quel est ton meilleur souvenir de Dj ?

C'est trop dur de choisir un set. J'ai kiffé, à un point frôlant l'extase, plein de fois. Et même si ça a l'air super démo, chaque gig est une mine de souvenirs. C'est vraiment une chance de ouf de pouvoir partager la musique qui t'anime avec les gens.

Et le pire ?

J'hésite entre la fois où une salle de 500 personnes s'est vidée en trois tracks car ils voulaient de la minimal, d'autant qu'ils sont tous venus me signifier leur mécontentement avant de bouger. La fois où je me suis ouvert en faisant l'idiot sur scène. On m'a posé quatre points de suture direct, sans mixer. Et la fois où, suite à une bagarre à la fin de mon set, j'ai été immobilisé près d'une semaine. Ça se joue entre ces trois souvenirs là. C'est clair (rires).

Sinon tu graffes...

Oui je peins avec des sprays. Mais, à mes yeux, le graffiti c'est les roulants et le vandale. C'est un truc illégal avec une dimension mégalo et rugueuse. C'est un truc que j'adore et que j'ai pratiqué, mais ça serait malhonnête de ma part de qualifier ma peinture actuelle de graffiti. Je n'aime pas ce postulat « street-art » consensuel, le graffiti sympa, légal et lisse. C'est l'équivalent de la bière sans alcool. J'ai commencé à gribouiller il y a plus de 25 ans. Mais je fais ça pour le kif, sans prises de tête.

Réalisés-tu tes artworks ?

J'en ai fait quelques-uns. Mais je préfère confier cette tâche à des artistes talentueux comme G-One, Larry Print, qui a fait mes fameuses covers des 18cops volumes 1 et 2. Ou à Kerel, qui a réalisé la pochette de mon disque de scratch avec Dj Ritch (covers ci-contre).

Un dernier mot ?

Cette phrase de Mikhaïl Bakounine : « La volupté de la destruction est une volupté créatrice. »

“ La volupté de la destruction est une volupté créatrice. ”

Mikhaïl Bakounine





MANU DIGITAL



ENFANT DES ANNÉES 80, MANUDIGITAL EST UN BEATMAKER PASSIONNÉ DE REGGAE DIGITAL. D'ABORD ATTIRÉ PAR LA CULTURE SOUND SYSTEM, IL FORGE SA RÉPUTATION EN ACCOMPAGNANT SUR SCÈNE BABYLON CIRCUS ET BIGA RANX... BASSISTE DE FORMATION, IL REPOUSSE EN STUDIO LES LIMITES DES SYNTHÉTISEURS OU DES DRUM MACHINES. FORT DE CES EXPÉRIENCES, IL SORT LE 5 OCTOBRE "BASS ATTACK", UN DEUXIÈME ALBUM DE PRODUCTEUR, SUR LE LABEL X-RAY. RENCONTRE MI-AOÛT, DANS LA CHALEUR TROPICALE MONTREUILLOISE...

Ta première histoire avec la musique ?

Mon premier concert, c'était à l'âge de douze ans. À la base j'étais autodidacte, je faisais de la gratte avec mes frangins. Ils m'ont forcé à entrer dans cette école, un mois avant le concert de fin d'année. J'ai donc participé à un morceau de 3 minutes. Il y avait quatre notes à faire. J'ai encore la VHS...

Ta première histoire avec l'industrie musicale ?

Ma première histoire n'était pas officielle, comme beaucoup de premières histoires. Nous avons fait une sorte d'album, avec deux chanteurs issus d'un sound system qui s'appelaient Eyes A Bleed Sound. C'était plus un street album. Nous nous sommes démerdés avec une société de pressage de Cd, sans payer les droits Sdrm, ni rien. C'était vraiment de l'auto-production, un vrai truc.

Et ta première interview ?

Je ne me souviens pas vraiment (...) Ça date de quelques temps. Ce n'était pas pour un projet perso. Pour un petit groupe que j'avais monté. Je n'arrive pas à me souvenir.

Combien de temps a duré ton sound system, Digital Sound ?

Nous l'avons monté il y a un peu plus de dix ans. Ça tourne toujours un peu, bien moins qu'à l'époque. Mais il y a toujours mon collègue Big Mamier qui s'en occupe. J'en garde un super souvenir car c'est une école très formatrice. Ça m'a permis de rencontrer les premières « stars » jamaïcaines, pour enregistrer en studio et faire des dubplates à l'effigie de notre sound system. À cette période, nous avons aussi découvert la radio. Nous avons eu une émission radio pendant quatre ans. C'était super bien, j'en garde un bon souvenir.

Vous aviez votre propre sono ?

Non, nous faisons partie des sound systems orientés vers la culture jamaïcaine, plus que vers la culture anglaise. Il y a plusieurs lectures du sound system en Europe.

Depuis quelques années, il y en a qui se connectent sur les sons jamaïcains modernes, mais qui ne possèdent pas de sono, contrairement aux sound systems jamaïcains, qui eux ont leur sono. C'est le cas de Stone Love, ou de n'importe quel sound system là-bas. Alors qu'en France les sound systems qui ont leur sono, sont principalement axés sur le dub, ou en tout cas sur la musique anglaise, donc sur une version du reggae moins jamaïcaine et moins dancehall.

Ça fait sept ans que tu tournes. Quel est ton meilleur souvenir ?

Un de mes meilleurs souvenirs, c'est lors de mon premier show en festival, pour mon premier projet solo en 2015. Ce n'est pas qu'un moment donné : c'était lors de la tournée de Digital Pixel, pour mon précédent album. Ça a duré deux ans. La première période a été mon meilleur souvenir, en juin, juillet et août. L'autre superbe souvenir c'est avec Babylon Circus, lors de la première tournée que nous avons fait ensemble, en 2011. C'était en Australie et en Nouvelle-Zélande.

Et ton pire souvenir ?

J'en ai un mais c'est un peu personnel, alors je le garde pour moi (rires). Mais en effet, il y a eu des trucs moins drôles.

Tu as aussi fait ta réputation via les vidéos « Inna Mi Room », sur la chaîne YouTube...

Oui tout à fait. Il y en a eu plusieurs qui se sont enchaînées, notamment avec les « Remix Of The Week ». Toutes les semaines, je prenais un a cappella d'artiste jamaïcain et parfois français. Je faisais un remix tout les lundis. Mais ça ce n'était que de l'audio, en téléchargement.

Où trouvais-tu ces a cappella ?

Ah c'est compliqué. Bon il y a ceux que tout le monde peut trouver facilement via Google. Il y en a d'autres où c'est plus compliqué. Ce sont soit des dubplates transformées, soit des bouts de lyrics. Parfois je les enregistre juste pour le refrain, directement avec les artistes, ça dépend. Maintenant tu trouves beaucoup d'a cappella sur Internet...

Quel était le déclencheur de ces capsules ?

Bah le déclencheur c'était une envie de faire un projet perso. Ça faisait déjà longtemps que j'accompagnais des artistes, sur scène et en studio. Et j'avais envie de faire mon truc. Mais j'avais aussi peur de me lancer car j'étais bien dans ma vie de musicien, dans une zone de confort. Je n'avais pas forcément l'envie de me mettre en danger. Et comme je suis quelqu'un d'assez radical, lorsque je fais les choses, je les fais entièrement. Donc je ne me voyais pas me lancer dans une carrière solo, en dilettante, accompagner un autre chanteur puis mettre mon projet en pause... Je sais que je ne l'aurais jamais vraiment fait ainsi. Ces vidéos m'ont permis d'installer ce truc progressivement. Lorsque j'ai vu le retour positif, ça m'a rassuré pour faire mon projet. J'avais peur de partir de zéro...

Tu as ressenti quoi lorsque Dj Vadim a commenté « sick selectah !! », lorsque tu as publié « Back Inna Days #3 », d'après Gregory Isaacs ?

Eh bien écoute j'ai kiffé quand Vadim a commenté ça. C'était super cool, car Vadim c'est quelqu'un que j'affectionne artistiquement. Nous nous sommes peu rencontrés, une fois en festival, peut-être deux. Je le place dans le top des Djs que j'apprécie. Bon producteur, bon Dj... Cette vidéo en particulier était vraiment top parce qu'il y a même des membres et des proches de la famille de Gregory Isaacs qui ont commentés et partagés. Ça m'a vraiment touché.

As-tu une nouvelle série vidéo en préparation ?

Il y a la nouvelle session de « Digital Kingston Session ». Le premier épisode est sorti en juillet, avec Elephant Man. Ça va reprendre à partir de septembre. C'est le même format, mais avec des artistes différents. J'ai enregistré une dizaine d'épisodes, en Jamaïque, il a environ cinq mois. Je vais les égrener jusqu'à Noël, je pense.

Tu es bassiste de formation mais finalement aujourd'hui tu utilises surtout des synthés et des machines. Tu préfères donc appuyer sur des touches plutôt que gratter les cordes ?

Ce n'est pas que je préfère l'un ou l'autre. Pour ma musique, je préfère le son d'un clavier analogique plutôt qu'une basse acoustique électrique. C'est plus une question de texture sonore qu'une histoire de touché.

Pour toi le synthé et la drum machine idéaux existent-ils ?

Ah non le synthé et la drum machine idéaux n'existent pas. Ou alors ça serait une combinaison de plein de marques différentes, plus quelques idées. Mais je ne désespère pas. Peut-être qu'un jour ça sortira, et qu'un constructeur me demandera conseil. Ça ne sera peut-être pas du goût de tout le monde...

N'as-tu jamais pensé à utiliser ta basse comme un clavier maître ?

J'ai eu un temps une basse Midi, avec capteur pour retranscrire un signal acoustique en numérique afin de jouer, par exemple, un clavier. Mais ça ne fonctionnait pas super bien. Ça n'a jamais vraiment bien marché. Pour le live, ça fonctionne. Mais dès que tu veux faire quelque chose de technique en studio, tu es bloqué. C'est pour cela que j'utilise beaucoup de synthés.

Parlons de ton nouveau bébé ! Ça se passe sans encombre...

Jusqu'ici tout va bien. La création a été super cool parce que j'ai pris le temps, par rapport à l'album précédent, que j'avais réalisé en un mois. Et la dernière ligne droite était chouette, c'était en juin, début juillet. Il faisait beau. Alors je profitais du soleil, et hop je remontais au studio ! C'était vraiment détendu. Tous les artistes ont été super réactifs. Donc il n'y a pas eu trop de pression au plan du timing. Après je sais qu'il y a beaucoup d'artistes pour qui faire un album c'est compliqué car ce n'est pas un moment qu'ils maîtrisent vraiment. Ils font un album tous les deux ans, puis le reste du temps ils sont en tournée. Moi c'est différent car je suis en studio du lundi au jeudi. Et sur la route du vendredi au dimanche. Le studio time c'est quelque chose que j'aime et que je maîtrise. Ça me fait moins angoisser que des artistes qui se disent : « Ah merde ! Il faut que j'aille enregistrer mais ma voix n'est pas en forme aujourd'hui... C'est psychologique... Je suis beatmaker et donc souvent en studio. Les sessions pour l'album, c'était comme des sessions pour les vidéos de promotion. Ça s'est passé naturellement, sans encombre.

“ Le synthé et la drum machine idéaux n'existent pas ”

Tu poses avec une MPC, l'as-tu utilisée pour produire « Bass Attack » ?

Non mais j'aurais pu. J'ai tout même utilisé des sons provenant de cette MPC 2000XL. Mais c'est tout car c'est une machine vintage, très lente à utiliser. Maintenant j'aime que ça aille vite. Ça me fatigue d'attendre que la disquette monte. Après tu n'as plus de mémoire... Et puis maintenant j'ai les nouvelles MPC avec un disque dur interne, d'un téra... Mais c'était important de la mettre sur la pochette de l'album car c'est une boîte à rythmes qui m'a marquée.

Donc tu as utilisé des samples ?

Il y a très peu de sampling, de loops de morceaux connus, voire quasiment pas, à part le cuivre sur le titre de Skarra Mucci. Et encore, il a été rejoué. Après, pour la batterie, il n'y a pas de samples prononcés. Certains sont-peut-être cachés. Si tu tends l'oreille, tu pourrais en trouver un ou deux. Mais la plupart ont été rejoués.

As-tu fait évoluer ton processus de production ?

Ouais. Le processus de production, il évolue tout les jours en fait. Tous les jours tu apprends de nouvelles techniques, une nouvelle bidouille. Au fur et à mesure, les bidouilles s'empilent et c'est bien que le processus change, car lorsque tu restes dans le même schéma de production, que tu ouvres ton software avec les mêmes effets, les mêmes plugins, en utilisant les mêmes claviers, tu t'enfermes vite dans un son. Alors c'est bien qu'un artiste ait son propre son, mais j'aime bien aussi écouter la discographie d'un artiste. J'apprécie les différences de sons, selon les décennies. Je trouve intéressant de saisir son évolution. Je suis perfectionniste et j'aime toujours aller plus loin. Donc le processus change tout le temps. C'est ça qui est chouette. Et puis j'apprends vachement de tout les gars qui peuvent m'entourer, des musiciens, des ingénieurs du son... Donc ça bouge tout le temps...

As-tu réalisé tout l'album dans ton home studio ?

Quasiment. Je dirais à 90%. Après, le mixage je l'ai fait en bonne partie au Studio Grande Armée, avec Ludovick Tartavel, un ingénieur que je connais bien. J'ai mixé une autre partie en Jamaïque, avec Gregory Morris, un super ingénieur qui a mixé les derniers hits reggae que j'affectionne comme Alborosie, Chronixx ou Protoje. Au niveau de la réalisation pure, 100% de la construction musicale a été composée dans mon studio. À part les vocaux qui ont été enregistrés à distance. Sauf pour Skarra Mucci, enregistrée à Paris. Pour le mastering, d'habitude je travaille avec Benjamin Joubert. Mais il était en vacances. Alors j'ai fait appelle à Alex, à NYC. Il avait déjà masterisé un projet que j'avais fait avec Little Devon... Pour moi, c'est inutile d'être sur place lors du mastering. Je préfère laisser les gars faire son truc.

Concernant les textes, as-tu donné des directives aux chanteurs ?

Non je n'ai pas donné de direction. Mais nous avons toujours été raccords. C'est sûr que si ça ne m'avait pas plu, je les aurais fait changer. Ou nous n'aurions pas collaboré. Ce n'est pas parce que je suis beatmaker que je n'ai pas d'idées à véhiculer. Je ne vais pas dire que je suis un artiste militant mais je ne vais pas mettre en avant des textes si je ne cautionne pas. J'ai fait appel à des artistes que je connais bien, ou presque. Je connais leurs travaux et c'est plutôt bien tombé.

De quoi parle « Shoot & Collect » avec Junior Cat ?

Rires ! Justement c'est le texte le plus cru et le plus jamaïcain. Un texte de bad man, il faut le prendre au second degré. Souvent, avec les Jamaïcains, les paroles ne sont pas celles d'enfants de cœur. Le texte parle d'un mec du ghetto. « Shoot & Collect », c'est une expression pour dire : « Tu fais et tu ramasses. » Ce n'est pas forcément : « Tu shootes quelqu'un puis tu prends l'argent. » Mais plutôt : « Tu lâches ton flow sur un riddim puis tu ramasses les billers. » Ce texte ce n'est pas une seule histoire mais plein de petites histoires mises bout à bout.

Il a des airs orientaux...

Oui tout à fait, c'est vrai que la flûte à un petit côté indien. Je l'ai gardée car ça m'a rappelé les sonorités de Major Lazer ou Dj Snake, que j'aime bien. Et ça m'a amené ailleurs. J'ai commencé la construction de l'instrumental par la mélodie. C'est un son qui est dans un clavier mais je l'ai trafiqué et retrafiqué. Ce n'est pas le son d'origine, d'usine.

Le choix du premier single est toujours délicat. Pourquoi « Bad » avec General Degree ?

Je ne vais pas te mentir, ce n'est pas le premier morceau terminé. Mais c'était le morceau où je pouvais aller le plus loin dans la production, entre la musique et le clip. Durant mon voyage en Jamaïque, j'avais la version quasi définitive de « Bad ». C'était le morceau le plus propice en termes de timing. J'étais avec mon caméraman et General Degree était là... Ça aurait pu être un autre morceau, mais c'est une question de timing.

Comment as-tu retrouvé sa trace ?

En fait il n'a jamais disparu. La première fois que nous nous sommes rencontrés, ce fut lorsque nous avons enregistré la Digital Session, dans le studio Big Yard à Kingston. Ensuite il m'a recontacté pour me demander s'il pouvait utiliser l'instrumental pour son album. Je lui ai dit : « Oui bien sûr. » Nous avons donc collaboré de nouveau. Puis Benny Page, un Dj-producteur de n'b m'a contacté pour faire un Ep de remixes de « Ruff It Up »...

Nah Fight" navigue aux confins de l'électro. Est-ce une évolution naturelle du reggae ?

Je ne sais pas si c'est une évolution naturelle mais c'est l'évolution que j'ai envie de lui apporter. C'est vrai que je suis spécialisé dans le reggae digital, et quand c'est sorti dans les années 80, il y avait déjà une vision très électro, de par le fait de ne plus faire appel à beaucoup de musiciens pour produire la musique. C'est le reggae qui m'a le plus marqué. Tu rajoutes ma culture européenne et tu verras que c'est normal de trouver des sonorités électroniques comme « Nah Fight » ou « Shoot & Collect ». Oui c'est une vision électronique du reggae.

Celui-là, pour la petite histoire, c'est marrant parce que l'a cappella avec Mesh, un chanteur parisien, nous l'avons enregistré il y a un bout de temps, il y a peut-être six ans. J'habitais encore à Paris. À la base ce n'est pas l'instru qui est dans « Bass Attack ». Je n'aimais pas le rendu final. Et un jour je me suis rappelé que l'a cappella était vraiment top. Je l'ai ressorti, dépoussiéré un peu. Puis j'ai refait la musique. J'ai fait écouter la nouvelle version à Mesh et il a trouvé ça mortel. Et le titre est dans l'album.

À l'exception de « Time Bomb », pourquoi ne pas être parti dans une ambiance jungle & dubstep ?

Le dubstep ce n'est pas une musique qui me parle vraiment. Par contre la jungle et la d'n'b, j'affectionne beaucoup. J'ai fait quelques remixes en free download sur Internet. Mais la jungle et la d'n'b, ça reste de la musique pour un public fermé. Quand je vais la jouer en live, ça déchire le dancefloor. Il n'y a pas une session où je mets un de mes morceaux d'n'b et où ça fait jamais un flop. C'est kiffant de savoir que ça fonctionne à chaque fois. Mais c'est une musique dure, très chargée et très agressive, donc ça s'écoute peu chez soi, c'est compliqué sauf pour les addicts. Déjà que certaines personnes se plaignent que le reggae ne passe pas à la radio, alors la d'n'b c'est dix étapes plus loin. Ça reste underground. C'est pour cela que j'ai mis le morceau avec Ed Solo sur l'album : c'est un clin d'œil à une culture que j'affectionne beaucoup. Si je devais faire un projet entièrement jungle ou d'n'b, ça serait un side project, comme les dernières sessions « Inna Di Room », basées sur la jungle, à la Congo Natty ou à la Benny Page...

Je crois qu'il n'y a plus de jungle party à Paris...

C'est fini. Mais c'est bizarre car je joue beaucoup en Angleterre. Enfin, j'ai la chance d'être pas mal invité en Angleterre. Et cette scène-là, qu'elle soit reggae, dub, d'n'b, ou jungle, elle est vraiment mélangée. Les Djs vont jouer de tout. Et ça va toujours marcher. Tant que c'est bien, ça les touche. Il n'y pas de barrières.

L'intervention de Queen Omega pour ta session à Trinidad est puissante. Pourquoi ne pas avoir invité plus de femmes ?

Plus de femmes ? Il y en a déjà deux : Soom T, avec qui je voulais vraiment faire un morceau. Et il y a une autre artiste parisienne qui s'appelle Royale. Elle est inconnue du grand public et même du public reggae. Elle a très peu enregistré. Avec Queen Omega, nous avons failli faire un morceau mais ça a été compliqué par son emploi du temps. Je lui ai dit : « Prends ton temps. Nous sortirons un titre plus tard. C'est toujours mieux que de courir et de passer à côté de quelque chose... »

Tes trois titres favoris de « Bass Attack » ?

J'aime beaucoup « Rub A Dub », avec Cali P, parce que c'est un super gars. Le flow a été adapté d'un titre de Raggasonic : « Bleu, Blanc, Rouge ». Donc ça me fait sourire. Et je kiffe à chaque fois que je l'entends parce qu'en général ce sont les artistes anglophones ou francophone qui s'inspirent des flows jamaïcains, surtout dans les années 90. Aujourd'hui aussi, mais encore plus durant les 90's. Après, j'aime beaucoup « Nah Fight », avec Mesh, pour l'histoire que je viens de te raconter. Et j'aime bien le beat. Le tempo est différent du reste de l'album. L'approche est vraiment particulière. Puis j'aime beaucoup « Herb Inna Mi Pocket » de Solo Banion parce que j'aime bien le côté 8bit, qui me rappelle des sons de Jahari ou ceux des premiers Mungo's Hi Fi. C'est un artiste cool. Quand je pense à lui, je ne pense qu'à de bons souvenirs.

Envisages-tu de faire remixer des titres ?

C'est un truc que j'aimerais bien faire. Ça j'avoue que ça serait cool de faire remixer des titres par des Djs, des musicos ou des reals que j'affectionne. Je vais lancer des bouteilles à l'eau : je verrais bien Mungo's Hi Fi, Dj Vadim ou Benny Page... Je kifferais grave. Même peut-être me remixer, et faire une sorte de version bis avec des remixes qui sortirait dans un an...

“ Je ne fais pas des clips pour passer à la Tv donc je ne vois pas pourquoi mes clips doivent ressembler à ceux de la Tv. ”

Pourquoi ce disque est-il fait pour le live ?

Il est fait pour le live parce que les morceaux ne sont pas pensés dans un ensemble, comme un album, avec des thèmes pour élever et d'autres qui sont plus bas. Au final nous sommes à l'ère d'Internet, où les gens achètent rarement l'album complet. Cet album est plus un empilement de singles. Ça ne veut pas dire que j'ai fait des morceaux qui sont fait pour marcher. Quand tu fais du reggae digital, tu n'es pas dans un délire commercial. Les morceaux sont tous typés pour raconter leur propre histoire, en trois ou quatre minutes. C'est plus une série de morceaux dynamiques, qui vont avoir un meilleur impact pour le live.

Tu peux prendre cinq ou six morceaux de l'album et les mettre dans un set de Dj, et ça le fera. L'album d'avant c'était plus un album qui racontait une histoire avec des low tempos, des ambiances plus posées. Quelque chose que tu vas écouter chez toi, pour te détendre... Tu peux aussi écouter « Bass Attack » chez toi, mais en dansant.

Tu ne vas pas pouvoir tourner avec tous les invités. Penses-tu refaire des vidéos inédites ?

Oui je vais faire des vidéos inédites. Pas avec tous les artistes, car ça va être compliqué de recroiser certains d'entre eux. Mais je vais essayer d'enregistrer le maximum de vidéos.

Ces vidéos seront-elles destinées aux shows ?

Non principalement pour le web. Ça ne va pas être des clips officiels, forcément bien faits. L'idée est de faire des vidéos freestyles, parce que je ne suis pas chanteur. Et je pense que la direction de mes clips est plus opportune. Elle parle plus aux gens quand c'est un moment de vie partagé avec le chanteur. L'idée est de montrer des sessions improvisées. Ça marche très bien pour 95% des chanteurs dans le monde. Ils font des clips officiels. Mais en tant que beatmaker, ce n'est pas vers quoi je veux aller. Je pense que mes sessions avec mon Casio proposent une autre vision. Une autre manière de consommer. Ce n'est pas moi qui ai inventé ce concept. Je ne fais pas des clips pour passer à la Tv, donc je ne vois pas pourquoi mes clips doivent ressembler à ceux de la Tv. Ceux qui viennent sur YouTube viennent pour voir autre chose.

Pour la majorité des dates de ce second semestre, tu seras accompagné par Deemas J. Pourquoi l'avoir uniquement choisi pour le live ?

J'ai choisi Deemas parce qu'il est un superbe Mc pour le live. Je l'ai rencontré il y a un an et demi, lors d'un festival à Brighton. Il jouait avant nous. Et quand je l'ai vu hoster son set, j'ai fait : « Waouh il déchire, il faut qu'il incorpore notre set. » Donc nous lui avons demandé d'intervenir sur un morceau. Et au final il est resté tout le set. C'était mortel car il a vraiment cette culture que les Mcs français pratiquent moins, c'est à dire de chanter et d'hoster. Ça se fait peu dans le reggae. Ça se fait plus dans la jungle, la d'n'b où il y a des gars qui vont pouvoir chanter pendant 16 ou 32 mesures puis s'arrêter et faire juste du hosting. (...) Alors pourquoi il n'est pas sur le disque ? Parce que je ne voulais pas faire un disque à rallonge, avec plein de titres. J'ai dû faire des choix, malheureusement. Mais il y aura des projets qui vont sortir avec Deemas J.

Tu es passionné par la scène reggae passée, mais tu n'occultes pas pour autant les new comers. Peux-tu évoquer des chanteurs et producteurs qui te séduisent ?

Parmi les producteurs du moment, il y a Winta James qui a quasiment tout produit, de Chronixx à Protoje. J'aime beaucoup car c'est une musique jamaïcaine avec du sample et une vision hip-hop. J'aime moins les productions dancehall modernes et hardcore. Dès qu'une production sort à 100% d'un ordinateur, ça va souvent me lasser. Dès qu'il y a un côté analogique, j'apprécie la dimension granuleuse et vivante. Après il y en a d'autres. Concernant les chanteurs, il y en a plein que j'affectionne, en Jamaïque et dans le monde entier. Même s'il y en avait beaucoup plus auparavant. Car aujourd'hui il y a plus des artistes de studio. Je suis souvent déçu en live.

As-tu des noms ?

Il y a Junior Roy, qui vient de la région parisienne. Il y en a plein au sein de cette nouvelle scène. Et ils cartonnent...

On veut des noms... (Rires)

C'est compliqué. Ça dépend de ce qu'on appelle jeune... Il y a Bazil. Il y a aussi Tom Spiral que j'aime beaucoup, c'est un artiste anglais. Moins jeune il y a Terija, c'est un français installé en Angleterre. Il y a plein d'artistes comme ça, comme George Palmer, avec qui j'ai travaillé. Il y en a beaucoup.

Achètes-tu des vinyles ?

J'en ai acheté quelques uns. Je ne suis pas un grand collectionneur. Les nouveaux que j'empile, ce sont des potes qui sortent leurs disques et ils m'en font cadeau. Quand je mixais, j'utilisais des Cds. Mais le vinyle m'a toujours attiré. J'ai passé du temps chez les disquaires reggae parisiens tels que Dubwise, Blue Moon et Patate. Mais il ne reste que Patate. J'ai donc connu cette période. Ça a toujours été important pour moi de sortir ma musique au format vinyle. Il faut entretenir ça, même si ça ne représente pas des millions. Ça représente une scène...

Et le business reprend...

Oui les ventes de vinyles de manière générale progressent. Mais dans le reggae, je ne crois pas. Il y a dix ans de cela, il sortait jusque quatre cent 45 tours de reggae par mois. Il y a une usine qui a réouvert en Jamaïque. Mais aujourd'hui ça reste très marginal. Les trois-quarts des artistes jamaïcains se demandent quels sont les énergumènes qui achètent encore des vinyles. Ils hallucinent quand ils viennent en Europe et qu'ils croisent des mecs qui sortent leurs vinyles.

Un dernier mot ?

Bah c'est compliqué : nous avons déjà dit plein de choses. Merci et big up pour votre militantisme... Ça fait plaisir d'en être et de pouvoir ajouter ma pierre.

HIERO GLYPHIC BEING



À LA CROISÉE DE LA HOUSE, DE L'ÉGYPTÉ ANTIQUE ET DU COMBAT POUR LES DROITS CIVIQUES JAMAL R. MOSS, ALIAS HIEROGLYPHIC BEING, COMPOSE UN UNIVERS RADICAL MAIS COHÉRENT. ÉDITÉ PAR SOUL JAZZ, « RED NOTES », LE DERNIER OPUS DU MUSICIEN CHICAGOAN CONSACRE CETTE DIMENSION. À CETTE OCCASION, LE COMPOSITEUR ÉVOQUE SES MÉTHODES DE TRAVAIL, L'AFRO-FUTURISME, LA VIOLENCE AU SEIN DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE OU BIEN ENCORE MARSHALL ALLEN, SAXOPHONISTE DU SUN RA ARKESTRA, AVEC QUI IL A JOUÉ RÉGULIÈREMENT.

Pourquoi ce titre d'album ?

C'est un hommage au label jazz Blue Note et aux musiciens signés sur ce catalogue. C'est également un clin d'œil à la fusion jazz-house et aux expériences aujourd'hui en cours. Un titre comme « Video Jazz » synthétise ce mix entre les musiques improvisées et les beats. Pourtant mon optique diffère d'autres travaux du genre, comme ceux de Masters At Work ou de St Germain. Il s'agit ici de retourner à la source. Et le discours n'est pas anodin : avec « Youth Brainwashing... », j'appelle ainsi la génération montante à faire sécession, à s'approprier la musique. Il faut dire qu'une majorité de jeunes se nourrit de sonorités basiques voir simplistes. Une grande partie de la production électronique du jour n'est guère emballante, tant spirituellement que musicalement.

Vous êtes poly-instrumentiste. Comment procédez-vous ?

Effectivement. Et je n'utilise pas de samples. Par contre dès que j'ai l'idée d'un concept musical, j'investis le studio d'amis. Il y a tout ce que je veux à disposition pour créer. Sur place, je m'entraîne avec les instruments jusqu'à ce que je sente et matérialise le projet. Puis je joue, séquence et enregistre les morceaux. Avant de peaufiner les arrangements et de renouveler les sessions.

Que représentent des artistes ou lieux aussi différents que Marshall Allen, le lieutenant de Sun Ra, mais aussi Cluster ou Chicago ?

Concernant Marshall Allen, c'est un honneur et un privilège que de pouvoir jouer avec cette figure historique. Quant au groupe allemand Cluster (formation krautrock des années 70, Ndlr), il diffuse des vibrations sonores, des fréquences et finalement une cohésion que je ressens profondément. Enfin Chicago fait partie de mon ADN, d'autant que j'ai grandi sur place. Cette ville marque autant mon quotidien que mes expériences musicales.

Quelle est votre définition de l'afro-futurisme ?

Si vous mettez en avant cette soi-disante cause futuriste, vous créez un système de caste culturelle. Et vous mettez au passage la création artistique au rabais.

Cela ne m'intéresse pas. C'est une formule qu'il faut combattre.

Vous sentez-vous proche du mouvement Black Lives Matter ?

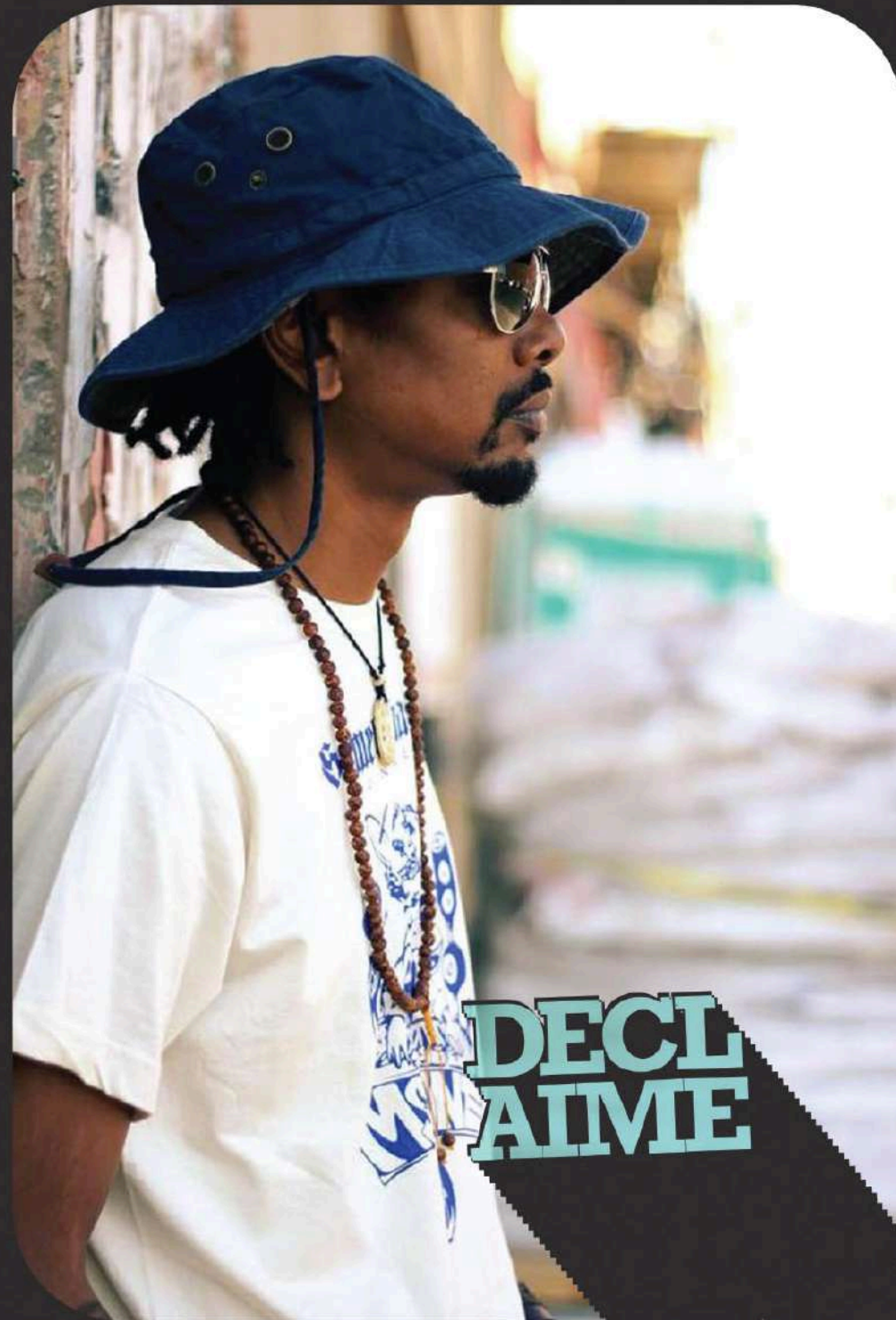
Non, ce collectif ne va pas assez loin. Je préfère le Black Liberation Movement (groupe affilié aux Black Panthers, Ndlr). Le but est de protester contre un système qui paie des heures supplémentaires aux oppresseurs. Et de lutter contre des gens qui utilisent les deniers publics pour vous enfermer et vous juger via leur système de justice. La liberté est alors illusoire. Et l'esclavage est bien réel. Sans parler des liens ambivalents avec ces mêmes oppresseurs. Finalement vous en venez à mendier votre liberté : c'est le syndrome de Stockholm... Comment alors prôner l'égalité, de meilleurs traitements humains ? Concernant Donald Trump, ça me dépasse... Je pense que sa présidence est éphémère...

Que proposez-vous concrètement ?

Deux éléments doivent interagir. D'abord les manifestations. Mais également l'action des pouvoirs politique et judiciaire, symbolisés par les capitales des états américains et les tribunaux. Le but est bien de changer les lois qui briment les citoyens. Au Black Liberation Movement de cristalliser ces ressources afin de construire une nation. Cela doit être mis en œuvre rapidement et de manière inlassable. Il s'agit d'inviter les différents acteurs à la table des négociations, mais sans rien lâcher. Et analyser ce pays, savoir comment il s'est bâti. Il ne faut pas répéter les erreurs du passé. Pas de plaidoiries pour des miettes...

Vos trois disques vinyles préférés ?

Je dirais « On The Corner » de Miles Davis. Puis la bande originale du film « Blade Runner » par Vangelis. Enfin Jon Hassell, n'importe quel album du trompettiste. Concernant le retour du vinyle, je n'ai aucune idée du phénomène. En fait je n'ai jamais abandonné ce format. Donc je ne me place pas dans une logique de come-back. Je ne suis ni un voutour, ni un opportuniste... C'est valable naturellement pour ma démarche artistique. J'ai plus de trois mille compositions en stock. Et je peux toujours travailler sur de nouveaux titres...



DECLAIME

LA CARRIÈRE DE GEORGIA ANNE MULDROW ET DE DECLAIME A PRIS UN VIRAGE DÉTERMINANT DEPUIS QU'ILS SONT COMPAGNONS DE SON ET DE VIE. LA PREMIÈRE EST DESCENDANTE D'UNE FAMILLE DE MUSICIENS DE JAZZ. LE SECOND S'EST DISTINGUÉ EN TANT QUE MUSE AUPRÈS DE MADLIB. DEPUIS 2009, ILS SONT À LA TÊTE DE LEUR PROPRE LABEL. LEUR VAISSEAU PRÔNE UN MESSAGE DE PAIX SANS ÉQUITVOQUE. ZOOM SUR LA PLUS CRÉATIVE DES BEATMAKERS ET SUR LA VOIX AVANT-GARDISTE DE LA SCÈNE RAP CALIFORNIENNE.

Quel a été ton rôle dans « Coast II Coast », l'album de Tha Alkaholiks sorti en 1995 ?

Je faisais déjà parti de Likwit Crew depuis longtemps, puisque je connaissais bien les membres de Lootpack (Madlib, Wildchild, Dj Rome, Ndlr). Je suis intervenu en tant qu'Mc sur le morceau « Wlix », j'avais 21 ou 22 ans.

Te considères-tu comme Dj, beatmaker, digger, musicien ou Mc ?

Je touche à un peu à tout ça.

Es-tu encore en contact avec eux ?

Oui carrément ! Ça existe encore. Ils travaillent actuellement sur un nouveau projet. Nous sommes comme une famille..

Dessines-tu encore ?

Si il y'a besoin... Un jour, peut-être, je vais m'y remettre. Habituellement je compose le design pour les tee-shirts de Mama Rickie. Sinon certaines de nos pochettes sont illustrées par Dan Lish ou Tokio Aoyama.

Est-ce Kam Kick qui t'a appris le beatmaking ?

Ce n'est pas lui qui m'a appris le beatmaking. J'ai observé la manière de faire de mes potes, de Oh No à Madlib en passant par Kazi. Puis M.E.D. (Medaphoar, Ndlr) et Georgia Anne Muldrow m'ont aussi montré comment faire des beats.

Tu ne veux pas produire tes propres instru ?

Pas vraiment, je laisse cette mission aux beatmakers.

La bio prétend que tu es une muse pour Madlib. Comment l'as-tu rencontré ?

J'ai rencontré Madlib alors que nous étions gamins. C'est comme si il était de ma famille, c'est aussi simple que ça, tu vois ? Madlib c'est aussi un des mes producteurs préférés et on a fait beaucoup de musique ensemble, c'est juste normal, naturel, c'est comme respirer.

Tu sembles plus préoccupé à véhiculer un message de paix, plutôt que d'évoquer la violence des ghettos...

J'essaie de créer un équilibre entre ce qui se passe dans le monde et la musique. J'essaie d'atteindre des vibrations supérieures pour sensibiliser et élever les esprits. Via un aspect spirituel dans ma musique, je fais appel aux consciences. Je n'ai pas le temps de faire un pacte avec le diable, ni de faire de la musique sombre. Toutes ces choses : la violence, la drogue sont partout dans la musique. Les sociétés corporatives et l'élite se moquent de nous. Ils jouent avec nous, ils font en sorte que l'on reste faible, que l'on se nourrisse mal. Et avec leurs mauvaises vibrations, ils nivèlent notre niveau de vie et améliorent le leur. Ils utilisent généralement des artistes noirs qui ont une créativité débordante... Puis ils leurs donnent un maximum de pognon et ils font des cérémonies pour offrir à ces artistes des récompenses. Ainsi ils produisent de plus en plus de musique selon ce stupide schéma. Et ça rend encore plus bête les individus. Tout cela afin qu'on devienne des mourois endormis, juste bon à faire le sale boulot.

Vas-tu encore chez les disquaires pour avertir les clients de ne pas acheter de la musique sombre ?

Nah mec, c'est fini. On se fait tirer dessus pour moins que ça aujourd'hui.

Achètes-tu encore des vinyles ? Quelles sont tes dernières découvertes ?

Yeah ! Carrément ! Le vinyle c'est la vérité. Mais j'achète moins qu'avant, notamment parce qu'aujourd'hui Georgia Anne Muldrow utilise très peu de samples. Elle compose tout. Sinon j'écoute The Last American B-Boy, Ayun Bassa où Ill Camille.

Pourquoi avez-vous lancé votre propre label : SomeOthaShip Connect ?

Pour ne pas avoir à signer avec des enfoirés de voleurs.

Pourquoi le logo est-il une ancre de bateau ?

Le logo représente à la fois Ankh (un hiéroglyphe égyptien qui signifie « Vie », Ndlr) et une ancre de marine. C'est pour rappeler que notre musique vient des bas-fonds, qu'elle est ancrée dans le sol. Elle représente la vie, comme les racines d'un arbre. Nous sommes solides et tu ne peux pas nous faire bouger.

Allez-vous produire d'autres artistes ?

Oui, absolument... c'est ce qu'on fait tous les jours. Je m'occupe du label avec Jay Devonish. Et ma compagnie fait des beats sept jours sur sept, 24 heures sur 24 ! Nous allons rééditer en vinyle des morceaux de jazz de Ronald Muldrow. Il y a aussi Kriswontwo, le plus « fonk » et groovy des Blancs. Il fait tous les beats lui-même. Et Jyoti va aussi sortir un disque (il s'agit en fait d'un alias de Georgia Anne Muldrow, Ndlr). Sinon nous travaillons sur un album pour la mère de Georgia (Rickie Byars Beckwith, Ndlr). Georgia Anne Muldrow compose la musique. Le single « Overload », sorti au début de l'été, annonce un nouveau disque de Georgia Anne Muldrow, chez Brainfeder. Et nous venons de signer un super deal avec Entertainment One Distribution, donc Georgia et moi allons sortir un nouvel album ensemble. Nous avons besoin de transmettre notre message à ceux qui dorment encore...

Est-ce toujours Dj Romes qui fait votre mastering ? Utilise-t-il des logiciels ou des matériels analogiques ?

Je ne sais pas ce qu'utilise Dj Romes, mais on utilise des studios de mastering différents, ça dépend des projets.

Sinon quel souvenir gardes-tu de ta collaboration avec Flying Lotus ?

On était dans un studio en Angleterre et il y avait moyen de faire un disque. J'avais besoin d'un producteur, donc ça c'est fait naturellement. Je le connais depuis pas mal de temps, c'est un mec bien, cool.

Cet été est sorti l'Ep « Welcome To My Light », produit par Jazzylla. Quels sujets abordes-tu ?

Ça parle des putains de trous du cul d'Amerikkains, et la possibilité de s'en sortir. (Rires)

Cet automne Georgia Anne Muldrow & The Righteous seront en tournée en Europe. Tu vas les accompagner sur la route. Feras-tu juste une apparition ou plus ?

Je compte faire des apparitions, de-ci de-là...

L'aboutissement de ton œuvre est-il de jouer uniquement avec des musiciens ?

Grave ! J'ai toujours su qu'il y avait un peu de Barry White en moi. (Rires)

Sinon que penses-tu des battles de rap ?

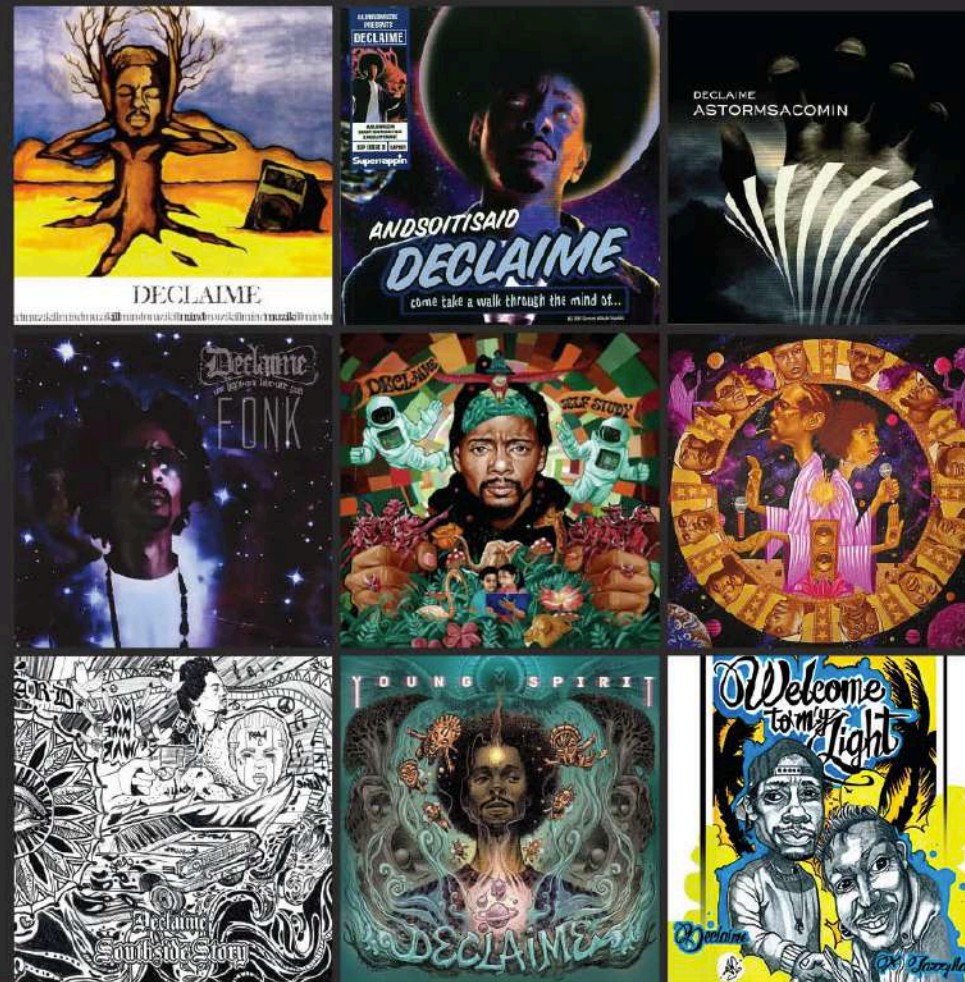
J'y participais, à l'époque où il y avait du sens dans tout ça. Aujourd'hui, c'est devenu un truc de vendus. Les mecs veulent de l'attention et c'est tout. Ce n'est plus pour moi.

Après 10 Lps, plus de 16 Eps et de nombreux featurings, comment fais-tu pour rester créatif et toujours t'amuser ?

Eh bah... tant que ce monde me balance des conneries à la tête, je dois trouver des moyens créatifs pour les esquiver. (Rires)

Un dernier mot ?

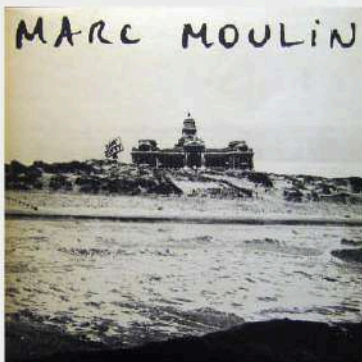
À bat tous les racistes.



“ Aujourd’hui, les battles c’est devenu un truc de vendus. Les mecs veulent de l’attention et c’est tout. Ce n’est plus pour moi. ”



RARE WAX PAR DJ VADIM



DJ VADIM, DÉSORMAIS SIGNÉ SUR LE LABEL FRANÇAIS SOULBEATS, EST DE RETOUR AVEC UN NOUVEAU VOLUME DE LA SÉRIE « DUBCATCHER ». À CETTE OCCASION, LE FAN DE REGGAE CONVIE QUELQUES POINTURES DU GENRE COMME JAMALSKI, TOASTER DE FEU BOOGIE DOWN PRODUCTIONS, ZUKU DU COLLECTIF JAMAÏCAIN WARD 21 OU BIEN ENCORE MACKA B, LE TOUT SUR FOND DE SAMPLES WORLD. INVITÉ DE LA RUBRIQUE RARE WAX, VADIM ÉVOQUE ICI SON GOÛT IMMODÉRÉ POUR LE VINYLE. LOIN DES SPÉCULATEURS QUI INONDENT AUJOURD'HUI LE MARCHÉ, SA COLLECTION DE PLUS DE 15000 PIÈCES S'ÉTOFFE AFIN D'ARCHIVER DE NOUVEAUX SAMPLES.

The 24-Carat Black / Ghetto: Misfortune's Wealth Lp (Enterprise - 1973)

Excellent disque, étrange et mélancolique à l'extrême. Parfois un peu déprimant mais il y a tellement de passages à sampler. Ce n'est pas un disque que je vais jouer en Dj set. En revanche, il regorge de loops. À se procurer, pour ceux qui savent... Il avait pas mal de valeur à une époque. Ce premier pressage est sorti sur un sous-label de Stax (il a été samplé par Eric B. & Rakim, Scarface, Jill Scott et Madlib, Ndlr).

Kiyoshi Yamaya / Shakuhachi, The Ballads Of The Mountain (Columbia)

De prime abord, on peut penser que c'est seulement un disque de flûte japonaise, mais non. Il y a des titres super funky. Ce vinyle n'est pas facile à trouver, à moins d'aller au Japon. Il est donc assez recherché.

Daniel Janin / Dinha Mantha's Power (PSI - 1974)

Ce disque de jazz, soul-funk est à écouter absolument, notamment le puissant morceau interprété par la voix envoûtante de Nancy Holloway. Sinon il s'agit de musique instrumentale. Ce disque est sorti sur un label français de librairie sonore. Voici encore un vinyle difficile à trouver dans les bacs (mais le prix est accessible sur discogs.com, Ndlr).

Alan Tew / The Hanged Man (Contour Records - 1975)

Un autre superbe album de soul-funk. C'est l'un des premiers disques de librairie sonore que j'ai acheté. Certains diggers américains m'auraient presque tué pour avoir ce vinyle. À chaque écoute, Lord Finesse et Pete Rock se prennent une grosse claque ... C'est bourré de samples dès la première piste. C'est en fait la bande-son de la série télé « The Yorkshire » (ça a été réédité en vinyle par le même label en 2007. Et par D.C. Recordings en 1998. Il existe aussi une version Cd avec uniquement des extraits, Ndlr).

Marc Moulin / Sam' Suffy Lp (CBS - 1975)

J'ai moi-même samplé ce disque. C'est le premier vinyle de Marc Moulin que j'ai acheté. Quel génie avant-gardiste. Le compositeur belge offre une fusion jazz-rock vivement conseillée. Blue Note a réédité ce bijou en double Lp et aussi en Cd, en 2005 (son prix de vente oscille entre 70 et 350 euros sur certains sites, Ndlr).

Placebo / Ball of Eyes (CBS - 1971)

La pochette est aussi sublime que la musique. À ne pas confondre avec le groupe de rock britannique. Ce disque sorti en 1971 est également produit par Marc Moulin, qui joue ici les claviers. Il est soutenu pas de nombreux cuivres ou parfois de la flûte. Il y a une magnifique reprise de « Inner City Blues ». C'est d'ailleurs le seul titre chanté (Il y a trois rééditions mais le pressage original est hollandais, Ndlr).



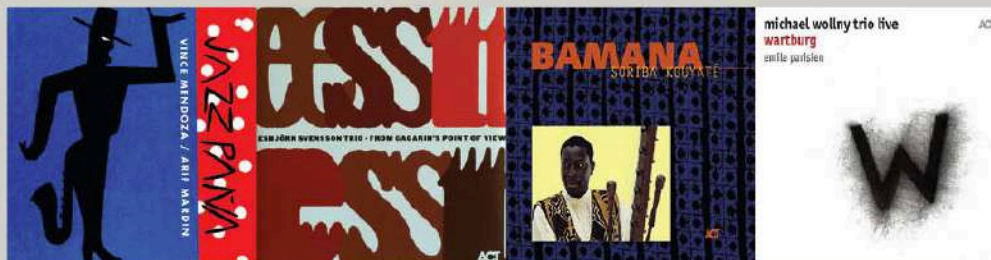
CRÉÉ PAR SIGGI LOCH, LE LABEL JAZZ ACT MULTIPLIE DEPUIS VINGT-SIX ANS LES EXPÉRIENCES MUSICALES, NOTAMMENT AU CONTACT DES RYTHMES DU MONDE. EN MARGE D'UNE SCÈNE EUROPÉENNE UN BRIN UNIFORME, LA RÉPUTÉE FIRME ALLEMANDE SIGNE AINSI DE FORTES PERSONNALITÉS COMME NGUYỄN LÊ, E.S.T. OU ÉMILE PARISIEN. ET CULTIVE SON IMAGE AU TRAVERS DE POCHETTES PARTICULIÈREMENT SOIGNÉES.

FOCUS LABEL | ACT MUSIC

In the spirit of jazz



Émile Parisien live à Marciac



Moins cérébral qu'ECM, l'autre grand label jazz munichois, ACT incarne une ligne éditoriale variée et dynamique. Lancée en 1992 par Siegfried « Sigg » Loch, ancien dirigeant de WEA Music, cette firme connaît une consécration précoce grâce à « Jazzpana », un projet de nuevo flamenco porté par Vince Mendoza et relayé par le guitariste Al Di Meola. Parfois comparé au fameux « Sketches Of Spain » de Miles Davis, ce coup d'essai glane au passage une double nomination aux prestigieux Grammy Awards... Pour Sigg Loch, cet enregistrement sonne comme une profession de foi : « Ce qui particularise ACT, c'est son ouverture à différents styles musicaux. Le jazz tel que nous le percevons est le meilleur moyen pour créer car il s'est développé à partir d'un répertoire entièrement américain, avant de tendre vers un langage musical mondial. D'où notre slogan : ACT in the Spirit of Jazz ».

Loin des six cent références aujourd'hui pointées, le catalogue édite d'abord différentes compilations avant de signer, au milieu des années 90, le tromboniste Nils Landgren et le pianiste Bugge Wesseltoft. Au travers de cette peinture, ACT revendique une esthétique minimaliste, composée de mélodies limpides, qui n'est pas sans rappeler Jan Garbarek ou Nils Petter Molvær.

e.s.t.

Modèles du genre, les Suédois de l'Esbjörn Svensson Trio alias e.s.t. ponctuent leurs thèmes d'arrangements rock et deviennent rapidement le moteur du label, via les addictifs « From Gagarin's Point Of View » ou « Viaticum ». Mieux, e.s.t. culmine en 2006 dans les charts mais fait aussi les choux gras de la critique. Un succès immortalisé en une du prestigieux magazine américain Down Beat. Malheureusement la disparition accidentelle du pianiste Esbjörn Svensson en 2008 met un terme à cette carrière. La sortie cet été d'un album live posthume rappelle toutefois la brillante trajectoire du trio : « Le concert « Live in London » a été enregistré plus ou moins secrètement par le génial ingénieur du son du groupe, Åke Linton, durant les soirées au Barbican Centre de Londres, en 2005. Cet enregistrement dévoile le groupe au sommet de son art. Dix ans après le décès d'Esbjörn Svensson, sa mémoire est toujours vivante et son héritage musical se perpétue » confirme Sigg Loch. Autre point fort, l'arrivée des musiques du monde pousse ACT à enregistrer des créateurs souvent méconnus sous nos latitudes.

Si la démarche est monnaie courante dans l'univers jazz (écoutez donc les travaux de Randy Weston avec les maîtres gnawas ou l'intervention du génial Don Cherry au sein de la Mandingo Griot Society), les rencontres ici provoquées sont particulièrement abouties. Cette optique est incarnée par la chanteuse vietnamienne Huong Thanh, le joueur de kora sénégalais Soriba Kouyaté ou Karim Ziad. Entouré par Michel Alibo de Sixun, Bojan Z et Jean-François Rykiel, le percussionniste algérien enregistre en 2001 le manifeste « Ifrikyia ». Le résultat bonifie le catalogue allemand, comme le rappelle Sigg Loch : « Les musiques du monde font partie de l'ADN d'ACT », et ce depuis nos débuts. Notre premier artiste exclusif a été le guitariste Nguyễn Lê, qui fusionne différents rythmes ethniques avec le jazz. Black String est un autre exemple brillant. Leur album « Mask Dance » a reçu un immense succès dans les médias. Le signal envoyé est précieux. Nous en avons plus que jamais besoin. »

Les récentes parutions du label témoignent de cette ouverture d'esprit. C'est le cas du set de Tonbruket, le nouveau groupe de Dan Berglund d'e.s.t. et ses effets électro-dub saisissants. Ou de la chanteuse et pianiste canadienne Laila Biali, qui délivre un album marqué par une reprise catchy du « Let's Dance » de David Bowie. Repéré en quartet avec « Spezial Snak », le très prisé Émile Parisien (voir photo ci-contre) sort aujourd'hui la version live de « Sfumato », une création enregistrée l'an dernier à Marciac, aux côtés de Michel Portal et de Wynton Marsalis. Mais sa démarche artistique reste empreinte de liberté. Le saxophoniste soprano se produit régulièrement avec le pionnier techno Jeff Mills, pour un hommage à John Coltrane. Ou bien encore avec le Michael Wollny Trio, pour un concert aujourd'hui disponible en vinye. Selon Sigg Loch, le support physique s'impose : « Nos disques racontent une histoire et ne peuvent être fragmentés en playlists ou en clips de courte durée. À ce titre, le vinyle symbolise non seulement un bien éditorial, il est également synonyme d'émotion... Dans le prolongement, nous avons réussi à créer un design unique pour nos pochettes. Ce qui permet au public de les identifier immédiatement. » Les soixante-quinze 33 tours pressés par ACT confirment l'enjeu.

La version intégrale de l'interview de Sigg Loch est disponible sur www.starwaxmag.com



Declaime x Jazzzylla / Welcome To My Light (Ep)

Voici une sortie uniquement disponible en vinyle et qui respire le positif hip-hop. Nous devons l'initiative à Jazzzylla, un beatmaker qui lance ici son premier vinyle. Son pseudo en dit long sur les musiques et les productions qui l'inspirent. Le vocaliste qu'il invite fait rarement parler de lui dans les médias français. Pourtant il s'agit d'un rappeur de taille : Declaime. Ce Mc californien a enregistré ses premières rimes en 1995, avec Tha Alkaholiks. Puis il a sorti en 1999 son premier Ep solo avec Madlib. Aujourd'hui, après dix Lps et une vingtaine d'Eps, Declaime balance un peu de spiritualité, le temps de cinq titres. Le résultat est un savant mélange de drum et de samples bidouillés via la MPC de Jazzzylla. Et finalement, ce sont deux voix qui subliment ses beats. En effet, Georgia Anne Muldrow, compagne de son et de vie de Dudley, n'a pas su résister. Elle chante plus ou moins discrètement tout le long du disque. Et sur « Doobie » (joint d'herbe en argot), le dernier titre et sommet de ce disque, elle va même jusqu'à rapper. Évidemment le flow et les textes sont subtils, supérieurs aux titres qui ont squattés les charts cet été. La face B contient les instrumentaux et l'artwork est illustré par Gamo One. (Coshmar)

Kamal Keila / Muslims and Christians (2xLp/Cd/Digital)

Premier volume d'une série consacrée au jazz soudanais, « Muslims and Christians » permet de découvrir Kamal Keila, un chanteur au timbre de voix mélancolique né à l'orée des années quarante - il ne connaît pas précisément sa date de naissance - et retiré aujourd'hui dans une banlieue de Khartoum, la capitale. Sans le travail de défrichage et de sauvegarde du label Habibi Funk, ces dix chansons seraient, selon toute vraisemblance, tombées dans l'oubli.

Débutant sa carrière dans les années soixante et bien que comparé à Fela Kuti, ou même James Brown, Keila n'a jamais enregistré de disque à l'exception d'un unique album qui, suite à cette sortie, risque de devenir une sorte de Saint Graal. De sa carrière de musicien, ne lui restaient plus que deux bandes en très mauvais état, réalisées à la radio dans une échelle de temps assez floue, là-aussi. Une fois les moisissures retirées, les bobines dévoilèrent aux oreilles de Jannis Stürtz, l'un des fondateurs du label, deux sessions d'enregistrement à la croisée des continents, entre musique éthiopienne, pays voisin du Soudan, et orchestrations américaines (blues, soul, funk). Recommandé. (Rémi Foutel)

RAM / August 1791 (Cd/Digital)

Alternative aux roucoulaudes du kompa direct, le septième disque des Haïtiens de RAM conforte le courant mizik rasin (ou musique proche des racines), un mix saisissant entre les rythmes traditionnels petro, mayi ou ibo et les arrangements électriques. Cette fusion culturelle est perceptible sur « Danmbala Elouwe » et son alliage détonnant de chœurs et de percussions, ou grâce à « Seyiko Evida » et son chapelet de guitares proto-rumba. Proches de Régine Chassagne et Win Butler d'Arcade Fire avec qui ils ont enregistrés un duo lors du dernier carnaval de la Nouvelle-Orléans, les dix-huit membres de RAM mâtinent la culture vaudou d'observations sociohistoriques pertinentes. Un point de vue exprimé avec « Dominikani (P'ap Janm Bliye) », dont les paroles dénoncent la violence endémique et l'exil induit. Ou par l'intitulé, qui fait référence aux prémices de la révolution haïtienne via la cérémonie du Bois-Caïman. Toutefois, le point d'orgue de l'enregistrement reste le possédé « Nègrès Katy Moren », d'après un texte de la propre mère de Richard Morse, forte tête notoire et chanteur de RAM. (Vincent Caffiaux)

Janko Nilovic / Rythmes Contemporains (Lp/Digital)

Figure familière de ces pages, Janko Nilovic débute sa carrière de compositeur de library en 1969. En l'espace de quinze ans, il enregistre une vingtaine de 33 tours aujourd'hui samplés par les poids lourds du rap US (Dr Dre, Jay-Z). Le succès de son premier album chez Montparnasse Records incita vraisemblablement André Farry, son directeur, à financer en 1972 les séances d'enregistrement d'un projet destiné au circuit traditionnel via Z International Records. Simple dans son approche, associer un big band à une rythmique rock, la ligne directrice de « Giant » n'en est pas moins novatrice pour l'époque. Trop sans doute. Aux dires de son créateur, il s'en vendra à peine plus de cent copies. En 1974, « Giant » ressort chez Montparnasse à l'intention des professionnels de l'image et du son sous le nom de « Rythmes contemporains », accompagné d'un morceau supplémentaire. Presque 45 ans plus tard, Nilovic étant enfin reconnu à sa juste valeur, l'album reparait grâce à Broc Records, légalement s'entend, le récent pressage de Paisley Press étant un pirate. Parmi le tombereau de rééditions qui s'abat chaque jour, ce disque est celui à ne pas manquer, à ranger à côté du « Song Of Innocence » de David Axelrod, pour la beauté de ses thèmes et de ses arrangements de cuivres, de cordes. Limité à 500 copies. (Rémi Foutel)

Anthony Joseph / People Of The Sun (Lp/Cd/Digital)

Avec 6 albums édités en moins de douze ans, le poète Anthony Joseph atteste d'une créativité débordante. Hommage à Trinidad, son île natale, « People Of The Sun » convoque cette fois-ci différentes stars locales du steel drum et du calypso. À commencer par Ella Andall, chanteuse des divinités orishas qui irradie « Milligan. The Ocean » de sa voix sublime. Autre peinture de Port-of-Spain, le pan master « Boogie » Sharp ponctue « Sans Souci (Totem) » d'harmonies métalliques délicates. Et 3 Canal ou Brother Resistance musclent les vêtements « Bandit School » et « Dealings » à coup de phrases rapso. Produit et dirigé par le saxophoniste jazz Jason Yarde (déjà entendu auprès de Dennis Brown ou d'Hugh Masekela...), cet opus sonne finalement de manière homogène. Un équilibre évident à l'écoute des prenants « Dig Out Your Eye » et surtout « Incense Taxi », un spoken word digne des meilleures strophes de Linton Kwesi Johnson ou de Gil Scott-Heron. Anthony Joseph figure également sur « Bijou Voyou Caillou », le nouvel album du Florent Pellissier Quintet. Et sur la quatrième compilation vinyle de votre magazine, où l'interprète est remixé par Blanka. (Vincent Caffiaux)

Maribou State / Kingdoms In Colour (Lp/Cd/Digital)

La sortie de « Turnmills » en juin dernier aurait dû nous mettre la puce à l'oreille ! Le duo anglais Maribou State, soit Chris Davids et Liam Ivory, a signé un tube électro frais et balearic à souhait. La rotation sur la bande Fm confirme que l'on tient du lourd. Ce long format, « Kingdoms In Colour », montre de nouveau la volonté du duo de briser les chapelles musicales. Quelle soit house, nu soul ou downtempo, leur électronique est marquée par les voix pop, comme celles de Holly Walker ou de Khruangbin sur le morceau « Feel Good ». Et c'est un album feel good : on le découvre à chaque plage. Si vous aimez les ambiances générées par Mount Kimbic, Ross From Friends et SBTRKT, alors ne boudez pas votre plaisir ! Perso, cet Lp fait partie des premiers pressages neufs que je vais fièrement mettre en valeur dans ma boutique, Barney's Grooves, qui ouvre ses portes début septembre à Vernon. L'album sort le 7 septembre sur le label Counter. Un catalogue auquel Maribou State est resté fidèle, depuis leurs débuts en 2012, l'année de lancement de leur premier Lp : « Beginnings ». À noter qu'un maxi de « Feel Good » incluant « Turnmills » est également en bac. Ce dernier titre est sorti en vinyle en juin dernier, et seulement à cent exemplaires. Champagne ! (Dj Barney from Vernon)

Pierre Barouh / L'Art Des Rencontres (DVD)

Vent d'air frais sur un répertoire français souvent autocentré, le regretté Pierre Barouh valait bien un portrait, d'autant que les documentaires le concernant sont rares. Interviewé par Marie-Laure Désidéri et Christian Argentino, l'auteur-compositeur et cinéaste commente naturellement le Brésil, où il se lie d'amitié avec les géniaux Baden Powell et Vinícius de Moraes, le cinéma où il fait une apparition remarquée auprès d'Anouk Aimée dans « Un Homme Et Une Femme » de Claude Lelouch, et sa propre discographie, composée de titres impérissables comme « La Bicyclette » ou « Des Ronds Dans l'Eau ». L'évocation de Saravah, son label lancé en 1965, offre une somme d'archives, souvent savoureuses. On y voit Pierre Barouh entouré d'artistes aussi singuliers que Brigitte Fontaine (période Art Ensemble Of Chicago), Jérôme Savary et son collectif libertaire le Grand Magic Circus, ou bien encore Jean-Roger Caussimon. Non content d'avoir amené la samba et la bossa nova sous nos cieux, Pierre Barouh analyse ici une signature pré-world music comme le Gabonais Pierre Akendengué (avec Nana Vasconcelos). Alors que les derniers plans témoignent du rayonnement de l'enseigne vagabonde au Japon. Édité par La Huit, ce film est complété par un Cd cinq titres où la jeune génération rend hommage au poète. Passionnant. (Vincent Caffiaux)



Shubostar

Top 5 nouveautés

- Shubostar "Estacion Espacial"
- Rigopolar "Start From Beginning"
- Doctr "Ballet Comique"
- James Rod "Back To Casiopea"
- Sascha Funke "In Reaktionen"

Top 5 oldies

- Pet Shop Boys "Being Boring"
- Brian Eno "The Great Pretender"
- Dori Ghezzi "Notte"
- Loui\$ "Pink Footpath"
- Kim Jung Mi "Spring"

Ton premier vinyle acheté

Air "The Virgin Suicides"

Shubostar en trois mots

Cosmique, voyage, naviguer

Techno ou disco

Naviguer entre techno et disco est un jeu

Trois musiciens coréens à connaître

- Bagagee Vipher13
- Marcus L
- DJ Conan

Le vinyle en trois mots

Toucher, dimension, matière

Ton disquaire préféré

Revancha DF

Sans musique, la vie serait

J'y ai réfléchi dix minutes... et je ne peux le concevoir

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Certainement parfumeur



Dj Livoo

Top 5 nouveautés

- Anderson Paak "Bubblin Remix" feat. Busta Rhymes
- Ella Mai "Breakfast In Bed"
- Dogz "Blunc"
- Travis Scott "Sicko Mode"
- Jay Rock "Win"

Top 5 oldies

- LL Cool J "Mama Said Knock You Out"
- Akinyele "Put It In Your Mouth"
- DJ Cam "Don Dada"
- Notorious B.I.G. "Big Poppa"
- Afrika Bambaataa "Don't Stop... Planet Rock"

Ta première approche du Djing

En touchant les vinyles du papa ou du tonton en leur absence, en essayant de scratchouiller et de caler les disques avec les sons qui passaient sur Radio Nova

Digital ou vinyle

Vinylement digital

Une paire de

Jordan

Ton bar-club favori à Paris

Le Rouge

Top 3 labels

Slow Roast Records, Pelican Fly, Fool's Gold

Ton festival favori

Coachella

Un Dj qui t'impressionne à chaque fois

Craze ou Jazzy Jeff

Ton disquaire préféré

Samad, jadis

Un Dj qui ne sait pas scratcher, c'est un

Bon -ou mauvais- selecta

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Communiquant ou blagueur



Markus Charik

Top 5 nouveautés

- Chaka Khan "Like Sugar"
- Re.You & Soheil "Mapawani" (Main Version)
- Boddhi Satva "Xe Mana Bella" feat. Dj Satellite & Fredy Massamba
- Calypso Rose "Wah Fu Dance!" feat. Angelique Kidjo
- Gato Preto "Feitico" feat. Mc Zulu & Flore

Top 5 oldies

- Aaliyah "Back & Forth"
- Crystal Waters "Gypsy Woman"
- Cymande "She Cant Love You"
- The Braxtons "The Boss"
- Missy Elliott "All N My Grill"

Ta première approche du Djing

En 2011 dans la cave d'un bar à Paris, avec les platines Cds, la galère...

Ton contrôleur favori

Denon MC7000

Serato ou Traktor

Traktor

Top 3 labels

Yoruba Records, Offering Recordings, Katernukke

Ton bar-club favori

M'sieurs Dames et la Java à Paris

Football ou basket-ball

Basket-ball, et notamment Michael Jordan !

Ton disquaire préféré

Betino's Record Shop

Ton site web favori

starwaxmag.com

Sans musique, la vie serait

Comme des accras sans piment ! Tâste, fade.

Un Dj qui t'impressionne à chaque fois

Boddhi Satva

Scratch Bandits Crew

Tangram Series

Dans les bacs le 12 Octobre
CD / VINYL / DOWNLOAD / STREAMING

FEATURING :

TAIWAN MC, YOUTHSTAR, ILLAMAN
LUCIO BUKOWSKI, BLIMES BRIXTON, GAVLYN
REVERIE, GARDNA, FEBACK, LYDA AGUAS
BAJA FRECUENCIA, CHICHO CORTEZ
BONETRIPS, VAX-1, TRIBEQA

Scratch
Bandits
Crew



Tangram
Series



UNE SAVEUR PURE. STRICTEMENT POUR TOUS.



TEKNICAL DEVELOPMENT.IS & FIGUR BRAZLEVIĆ

2LP RELEASE + DIGITAL AND INSTRUMENTALS OUT NOW





Son
Vidéo
.com

Star Wax X Son-video.com Vol.4
Vinyle splatter - Edition limitée



Starring

Bosq & Laflamme • Colours Afrobeat Foundation

Mr. Complex • Greenblood meets Akilignouma

Pablo Moses (Soul Sugar meets Jahno remix)

Anthony Joseph (Blanka remix) •

www.starwaxmag.com